

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 5: VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

13, QUAI VOLTAIRE

19<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 972 — 27 Nov. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



LES NOUVEAUX TABLEAUX DU MUSÉE DU LUXEMBOURG. — LES GRENOUILLES, par M. Hanoteau.

(Dessin de M. A. Duvvier.)



## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Le Musée du Luxembourg : *les Grenouilles*; — M<sup>sr</sup> Ginoulhac, archevêque de Lyon; — François V; — le lancement de la *Victorieuse*; — voyage du prince de Galles dans l'Inde; — les derviches nubiens en Egypte; — la basilique de Saint-Martin de Tours. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Solutions d'échecs. — Le paresseux du jardin zoologique du Havre.

GRAVURES : Les nouveaux tableaux du Musée du Luxembourg : *les Grenouilles*, par M. Hanoteau. — M<sup>sr</sup> Ginoulhac, archevêque de Lyon. — François V, duc de Modène. — Le lancement de la *Victorieuse*. — La *Victorieuse* avant le lancement. — Voyage du prince de Galles : la Danse de bicharis en Egypte; — les charmeurs de serpents à Bombay. — Projet de réédification de l'église Saint-Martin, à Tours. — Revue comique, par Cham. — Le paresseux du jardin zoologique du Havre. — Echecs et rébus.

## COURRIER DE PARIS

Il y aurait à écrire, si la mode était encore à ce genre d'études philosophiques, un *Traité de la sensibilité*.

Une chanson de Désaugiers fils disait naïvement :

Être sensible, c'est fort bien.  
Mais l'excès en tout est nuisible.  
Avec un cœur comme le mien  
Tout bonheur devient impossible.

C'est probablement pour éviter cet excès de sensibilité universelle que l'homme en général trouve moyen de pratiquer des accommodements qui ne sont pas toujours d'accord avec la logique.

Prenez telle personne. Son culte, c'est l'animal. Elle ne pourra voir marcher sur la patte d'un chien sans pousser les hauts cris. Elle verra, au contraire, un homme mourir de faim sans sourciller. Cette autre assistera aux opérations chirurgicales les plus effroyables avec une sérénité parfaite, qui ne saurait voir une araignée se promener sur sa main sans se trouver mal.

Aux courses d'obstacles, nos petites maîtresses, qui tombent en pamoison à propos de tout et de rien, regardent sans sourciller les jockeys se désarticuler et se rompre les os.

C'est par la même raison, sans doute, que de bons bourgeois qui pousseront les hauts cris si, dans la rue, un passant faisait un faux pas à côté d'eux et se foulait le poignet, c'est par la même raison que ces bourgeois s'en vont au Cirque contempler et applaudir un monsieur dont la profession consiste à risquer tous les soirs sa vie à prix fixe.

L'accident dont *l'homme-obus* a failli être victime l'autre soir a provoqué dans la salle des manifestations de l'émotion la plus vive. Des dames ont jugé l'occasion opportune pour se trouver mal, des hommes ont eu un commencement de crise de nerfs, et depuis lors vous aurez, comme moi, entendu répéter cent fois :

— C'est affreux... la police ne devrait pas permettre ces choses-là !

J'admire fort cet élan qui fait tout de suite appel à l'intervention de l'autorité; mais, de bonne foi, à qui vous en prendre, si ce n'est à vous-mêmes, ô badauds! dont la curiosité ne recule devant aucune angoisse? Vous trouvez, et je ne dis pas que vous ayez tort, qu'il est horrible de voir deux mille personnes se réunir tous les soirs dans l'espoir qu'un de leurs semblables se cassera le cou devant elles.

Dernièrement, à propos des mauvais livres, j'avais l'occasion, dans ce courrier, de dire que le public, s'il se respectait, devrait se charger de procéder lui-même aux épurations que toutes les censures du monde ne sauraient mener à bonne fin. Il en est ainsi pour les jeux du Cirque. Si ce pauvre *homme-obus*, qui se joue lui-même à pile ou face tous les jours, n'était pas sûr qu'on viendra en foule pour voir si ses morceaux seront bons après qu'il se sera cassé, l'homme-obus aurait bientôt fait de changer de profession.

Et qu'on ne nous dise pas que ce n'est pas le danger couru qui est la principale amorce des spectateurs. Il est trop facile de prouver le contraire.

Si l'exercice se faisait au ras du sol, et par conséquent sans péril, personne ne se dérangerait.

Cela est si vrai, que le vieux père Bouthors, qui dirigeait autrefois des cirques ambulants, disait volontiers, quand les recettes baissaient :

— Il nous faudrait un petit accident!

Quand on apprit que Léotard était mort et qu'il avait tout simplement succombé de la petite vérole comme le plus vulgaire mortel, une dame fit cette réflexion :

— C'était bien la peine de nous effrayer avec son trapèze!

La dame ne lui pardonnait pas de lui avoir escroqué sa sensibilité.

Tout cela prouve que l'espèce humaine ne vaut pas grand-chose, que les protestations des moralistes n'ont guère d'action, et que les Parisiens, si on leur en donnait l'occasion, feraient queue très-volontiers pour aller voir des taureaux ouvrir le ventre à des hommes, ou même des gladiateurs s'entr'égorger fraternellement.

Ceci étant démontré, il en ressort que si le proverbe dit vrai, nous avons encore besoin furieusement de musique pour adoucir nos mœurs.

Je dois ajouter qu'on y pourvoit avec un zèle qui ne laisse rien à désirer. Deux théâtres de plus vont nous prodiguer l'harmonie.

Le premier, c'est le Théâtre-Lyrique, qui a définitivement trouvé une salle et un directeur.

Dès le lendemain du jour où cette nouvelle fut officielle, on voyait, à cinq heures du matin, une queue se former devant la Gaité; elle tournait sur le boulevard Sébastopol jusqu'à la rue Rambuteau.

Les premiers passants qui sillonnaient Paris à cette heure matinale regardaient avec étonnement cette queue formidable. Quelque énorme que soit le succès du *Voyage dans la Lune*, il était impossible de supposer que c'étaient là des spectateurs impatients de prendre d'assaut le bureau de location.

Il ne pouvait non plus être question de souscripteurs attendant fiévreusement le moment de verser leur argent dans la caisse d'un emprunt quelconque, les derniers sinistres de la Bourse ayant calmé les ardeurs de Gogo lui-même et opposé aux gérants les réfrigérants.

Mais alors...

Ce qui intriguait surtout les passants, c'est que chacun de ces messieurs, bien vêtus, qui représentaient un anneau de cette queue gigantesque, portait sous le bras un rouleau de papier et semblait regarder son voisin avec une défiance hostile.

A la fin, on apprit, en s'informant, que c'étaient les compositeurs incompris qui, à l'annonce de la restauration d'un théâtre lyrique, étaient accourus pour verser leurs manuscrits dans le sein de M. Vizzentini.

Ah! vous ne vous doutez pas de l'existence qu'il mène depuis huit jours!

S'il se met à table, au lieu de sa serviette, il trouve dans son rond un opéra en cinq actes, glissé par une main inconnue. Si, en se couchant, il cherche son bonnet de nuit sous l'oreiller, il rencontre un poème-symphonie en six parties, déposé là on ne sait ni comment ni par qui.

Hier, il était dans un fiacre; un homme s'élança à la tête des chevaux et se fit traîner pendant une centaine de mètres. Le fiacre s'arrêta, l'homme s'approche de la portière, et, jetant un rouleau sur les genoux de M. Vizzentini :

— Un opéra-comique... Chut!... Je viendrai prendre la réponse.

Le plus curieux, c'est que les sergents de ville qui avaient vu l'homme ainsi traîné ont cru au dévouement héroïque d'un citoyen qui arrêta un cheval emporté. Ils ont pris le nom de l'inconnu; s'il n'est pas joué, il aura une médaille de sauvetage.

La veille, autre comédie.

On annonce à M. Vizzentini le tailleur.

Entre un individu portant sous le bras la *toilette* noire. Il salue.

— Mon patron malade m'a chargé de venir à sa place.

— Veuillez me prendre mesure d'un pantalon.

L'autre tire un mètre et se met à genoux.

— C'est probablement, pense Vizzentini, pour mieux juger de la longueur.

Mais l'individu, d'une voix entrecoupée :

— Monsieur le directeur, j'ai eu le prix de Rome il y a vingt-sept ans. J'ai composé depuis lors cent quarante-deux actes. Je les ai apportés; ils sont tous là dans cette *toilette*. Vous ne refuserez pas de les entendre... Vous avez un piano ici...

Il allait commencer. Vizzentini fut obligé de se réfugier en manches de chemise dans l'escalier en criant au secours.

Ceux qui lui ont porté envie en apprenant sa nomination, peuvent voir par ce léger aperçu que tout n'est pas rose dans la tentative audacieuse à laquelle il se voue.

Pour échapper à ces obsessions, Vizzentini a pris un grand parti. Il s'en va en Belgique et en Hollande. Il y cherchera par la même occasion des barytons et des ténors.

Pourvu que le conducteur du train et le garçon d'hôtel ne soient pas des musiciens déguisés qui l'inonderont de triples croches!

Soyons sérieux, car j'ai à vous parler d'une grande, d'une très-grande découverte qui me paraît appelée à faire révolution dans le monde artistique; cela s'appelle la *photochromie*.

Ce n'est pas la photographie en couleur directement obtenue sur le négatif. Le négatif étant fait, le tirage des épreuves positives est directement produit en couleurs. Ce rêve, poursuivi par les chercheurs, se réalisera-t-il jamais? En attendant, c'est quelque chose d'aussi merveilleux et d'aussi fécond. C'est un procédé de reproduction essentiellement photographique, qui permet de tirer à un nombre considérable d'exemplaires et, par des moyens presque typographiques, des épreuves en couleur de tout objet qui a passé devant l'objectif.

Il ne s'agit plus de ces hideux barbouillages, de ces coloriages criards et maladroits qui étaient la dénaturation de la photographie au lieu d'en être la perfectionnement.

Vous avez devant les yeux la nature même. Les tons ont la vivacité du réel, le dessin n'est en rien altéré, respecté qu'il est par la précision mathématique du procédé.

L'inventeur, M. Vidal, un vrai savant, et par conséquent un savant modeste, ancien préparateur du cours de chimie à la Faculté de médecine de Paris et du cours de physiologie de l'illustre Claude Bernard au Collège de France, est l'inventeur de la *photochromie*.

Restait à passer à l'application. Cela marcha comme dans un roman. Un matin, il se présentait chez notre ami et directeur, Paul Dalloz.

— J'ai entendu répéter que votre initiative était toujours prête à s'associer à quelque œuvre utile. Voici ce que je vous apporte.

Une heure après, tous les deux, grimpés sur les toits de l'hôtel du quai Voltaire, où se publient tant de journaux, parmi lesquels le *Monde illustré*, choisissaient l'emplacement où devaient être installés les ateliers.

Le public sera bientôt appelé à voir les admirables résultats obtenus déjà par la photochromie, résultats qui seront publiquement exposés.

Quant à moi, qui ai, en quelque sorte, assisté dans la coulisse à la répétition générale, j'ai été émerveillé, stupéfait. Des tableaux étaient là devant mes yeux, avec tout l'éclat des couleurs vraies, avec toute la suavité du dessin. On y pouvait étudier le faire même du peintre, dont le coup de pinceau apparaissait dans cette reproduction comme dans l'original.

Ici, c'était un portrait véritablement vivant. Chair, costume, accessoires, tout vibrail juste.

Des émaux chatoyaient sur cette planche avec leur valeur et leur accent. Sur cette autre, une buire, estompée d'or et d'argent, semblait être le métal même.

Des bijoux, où les pierreries scintillaient, auraient fasciné la coquetterie féminine la plus résistante. Une petite dame aurait allongé la main tout de suite.

Tout était à l'avenant. Partout la même fidélité et le même brio. Jugez les conséquences!



Avec la photochromie, l'artiste pourra désormais avoir chez lui les documents qu'il était obligé d'aller chercher autrefois dans les musées épars. Les trésors des collections s'ouvriront pour tous en même temps que les *fac-simile* populariseront les plus belles toiles de tous les pays.

Applications purement artistiques, applications industrielles et commerciales, portraits, tout est du domaine de la *photochromie*.

C'est grâce à elle que la photographie transformée deviendra véritablement, selon la définition, un miroir qui se souvient... et qui fait se souvenir.

Un jour prochain, chers lecteurs du *Monde illustré*, vous bénéficierez vous-mêmes de cette découverte. L'illustration en couleurs est née.

~ Grande attraction pour tous ceux qui ont souci des primeurs intelligentes.

Le zèle pieux des amis de Barye, l'illustre sculpteur, a réuni ses œuvres dans une exposition posthume. D'un côté, les magnifiques aquarelles que Delacroix aurait été fier de signer; de l'autre, les études, les statues, les bas-reliefs.

On peut ainsi embrasser dans son ensemble le total de cette existence de travail et de succès.

Pour bien apprécier le rôle décisif joué par Barye, il faut se reporter à l'époque où, hardiment, il fraya une voie nouvelle aux *animaliers*.

Le poncif régnait en maître. On fabriquait des bêtes académiques, saugrenues et solennelles, des bêtes de convention à la fois enfantines et prétentieuses.

Du Nuremberg majestueux!

Barye vint et, du premier coup, il bouleversa l'école.

Au diable les animaux emperruqués comme de vieux baillis et les tigres de bois peint! Il fit rugir le ciseau.

Si les routiniers se voilèrent la face, je vous le laisse à penser! Mais Barye n'était pas de ceux que les obstacles effrayent et que la critique décourage.

Ardent dans sa croyance, il avait des coups de boutoir terribles pour ceux qui le contredisaient.

Il avait aussi des réparties charmantes.

On lui parlait un jour, à ses débuts, de ses audaces novatrices.

— Vous allez avoir tout l'Institut contre vous.

— Je le sais.

— C'est une lutte redoutable.

— Je ne vous dis pas non.

— Prenez-y garde.

— Je vous remercie du conseil; mais il me serait absolument impossible de m'établir fabricant de lions de Panurge.

~ Le sort en est jeté. Une rue passe à travers les Tuileries. Jusqu'à présent, ce sera une rue réservée exclusivement aux piétons; mais il n'en a pas moins fallu mutiler le jardin et abattre des rangées d'arbres.

Pourquoi tout cela, mon Dieu? Il était, nous l'avons répété bien des fois, si simple de laisser le public circuler dans les Tuileries comme il circule dans les Champs-Élysées, à toute heure de nuit.

Quelques becs de gaz, quelques sergents de ville auraient fait l'affaire, et l'on n'aurait pas commis un acte de vandalisme.

Mais la réglementation traditionnelle oppose son invincible force d'inertie aux innovations les plus simples.

Il semblerait que l'on va emporter sur son dos les marronniers ou les statues.

C'est absurde.

~ Souvenir lointain!

Mon regard a rencontré sur les murailles une grande affiche annonçant la vente d'un immeuble et d'un terrain, autrefois connus sous le nom de *Grande-Chaumière*.

C'est bien, en effet, le bal chanté par tant de joyeux refrains, dont l'emplacement est remis en vente.

Il y a longtemps que le jardin où tant de magistrats austères prirent autrefois leurs ébats, où tant de graves notaires roucoulerent l'amour peu platonique, où tant d'avoués gourmés et chauves firent le grand écart.

Il y a longtemps que ce jardin a disparu.

Une fabrique s'était installée sur ses ruines. On demande un nouvel acquéreur.

Ombres de Mimi-Pinson et de Musette, vous avez dû tressaillir.

Aujourd'hui, la devise des plaisirs est changée.

C'est : « Plus de chaumière et pas de cœur. »

~ Ces mêmes affiches, qui sont une partie de l'histoire de Paris, ont fort intrigué le passant pendant quelques jours, en lui montrant un personnage masqué, au pied duquel étaient écrits ces mots : *Je reviens!*

Le personnage masqué, on le sait maintenant, n'était autre que l'illustre *Rocambo*, ressuscité par la *Petite Presse*.

Or, je suis sûr que vous ne vous doutez pas de ce qu'il y a de vitalité dans un type populaire que la vogue a adopté. Je vais vous en donner une idée, chiffres à la main. La réapparition de *Rocambo* a fait monter le tirage de la *Petite Presse* de plus de cent mille.

Et avec cela des candeurs d'enthousiasme!

L'autre jour, une brave femme, moitié marchande, moitié paysanne, arrivait dans les bureaux du journal, et, d'une voix émue, comme on s'informerait de la santé d'un parent aimé :

— Est-ce que c'est vrai, monsieur, demandait-elle à un employé, est-ce que c'est vrai qu'il n'est pas mort?

C'était de *Rocambo* qu'elle voulait parler.

Feu Ponson du Terrail doit être content.

Je l'entendis un jour, du reste, déduire avec beaucoup d'esprit ses théories littéraires. Il n'affichait pas de prétentions exagérées, mais il tenait au succès de vulgarisation, et il disait :

— Est-ce que le *Juif errant* ne vivra pas plus longtemps par les gravures d'Épinal que par les statues de bronze?

L'impression produite par la résurrection de *Rocambo* atteste qu'il avait raison.

~ Quatre volumes sont sur ma table.

Ils portent la signature d'Arsène Houssaye et le titre de : *les Mille et une Nuits parisiennes*. Personne ne pouvait mieux justifier ce titre-là que le conteur à la verve intarissable, que l'historiographe des galanteries raffinées.

C'est un grand succès.

Le même infatigable vient de publier : *les Cent un Sonnets*. Des bijoux!

Que le poète charmant me permette seulement de lui signaler un *lapsus*. Il y a dans un de ses sonnets... comment dirai-je?

Parbleu! il y a un vers faux, qu'il faudra remplacer dans la prochaine édition.

C'est celui-ci :

Je t'avais déjà vue, Hollande au front d'argent.

L'H de Hollande étant aspiré, l'e de vue ne peut s'élider.

Pardon de la chicane, mon cher maître, mais dans cet élégant écriin, il ne faut pas, au milieu des pierreries, le plus petit éclat de strass.

~ Singularité de rédaction.

Un grand journal imprimait, hier, ceci textuellement :

#### CONSEIL MUNICIPAL

##### SÉANCE DE NUIT

L'ordre du jour appelle...

~ Le tramway à vapeur triomphe décidément sur toute la ligne.

J'ai assisté, cette semaine, à une expérience tout à fait démonstrative. Les difficultés sont aplanies. C'est le germe d'une révolution locomotrice.

Il ne faudrait cependant pas abolir le cheval. Je proteste d'avance contre cette abolition, au point de vue du goût et de l'art.

Il n'y a pas que la question pratique, en ce monde. Quand Paris sera sillonné par des milliers de petits fourneaux à quatre roues, ce sera peut-être très-commode, mais ce sera hideux; le cheval, avec ses allures, ses piaffements, ses élégances, est une des gaietés et une des parures de la rue.

Avec ces voitures à tuyaux remplaçant les voitures actuelles, Paris ressemblerait à une immense gargote ambulante. Il faudrait l'appeler *Cuisinopolis*.

Voyez-vous aussi le joli spectacle que seraient des courses à vapeur? Le sport des chauffettes!

N'exagérons rien et ne déplaçons rien.

Que la chaudière n'abuse pas de son triomphe.

~ Ce Calino! Il a tous les vices en même temps que toutes les naïvetés.

Voilà qu'il s'est fait ivrogne.

Il lisait hier le journal :

« On annonce le départ pour la Plata de l'*Heare*, navire de cent tonneaux... »

Et interrompant sa lecture :

— Matin, comme on doit boire là-dessus!

~ Je parlais, au début de ce courrier, des amateurs d'émotions violentes.

Ils ont des distractions sur la planche. Bidet, après une petite tournée en province, revient s'installer à Paris.

C'est (bizarre rencontre!) sur une partie des terrains de l'ancien Opéra, que le dompteur va établir son campement hivernal. On a demandé aux voisins s'ils n'y voyaient aucun inconvénient.

Aucun! la pauvre vieille rue Rossini a tant besoin d'être égayée, depuis qu'elle a perdu son théâtre!

Les fauves vont donc gronder prochainement à la place où résonnaient naguère les mélodieux accents des maîtres; les panthères vont rauquer où miaulaient les chats des ténors. Les bêtes féroces vont se démener où se pavanaient nos gentlemen. Les lions se suivent et ne se ressemblent pas.

~ Il est impitoyable de verve sarcastique, le docteur X...

Impitoyable surtout pour les hypocrites, que sa profession lui fait trop souvent rencontrer sur son chemin,

Ce qui lui est arrivé encore cette semaine.

Il soignait un client, dont la femme, coquette, et passant même pour franchir les bornes de la coquetterie, essayait en vain de simuler l'affliction.

Tout en elle trahissait l'indifférence, pour ne pas dire le désir, d'être débarrassée d'un mari beaucoup trop vieux pour elle.

Hier, comme le docteur X... sortait après sa visite, où il avait constaté que la maladie était à son paroxysme, la dame en question croit devoir l'aborder avec un air de feinte douleur :

— Ah! docteur! c'est désespérant...

— Seulement désespéré, madame.

Et le docteur X... sortit.

~ Connaissez-vous Z..., le poète élégiaque? Cet animal devient insupportable avec ses vers lugubres.

Posant pour le poitrinaire (ça fait bien, mais ce n'est pas vrai), il s'en va récitant des stances sentimentales sur les *Feuilles qui tombent*, sur les *Adieux à la vie*... Et ainsi de suite.

Il débitait, l'autre soir, dans un salon, quelques-unes de ces strophes sépulcrales.

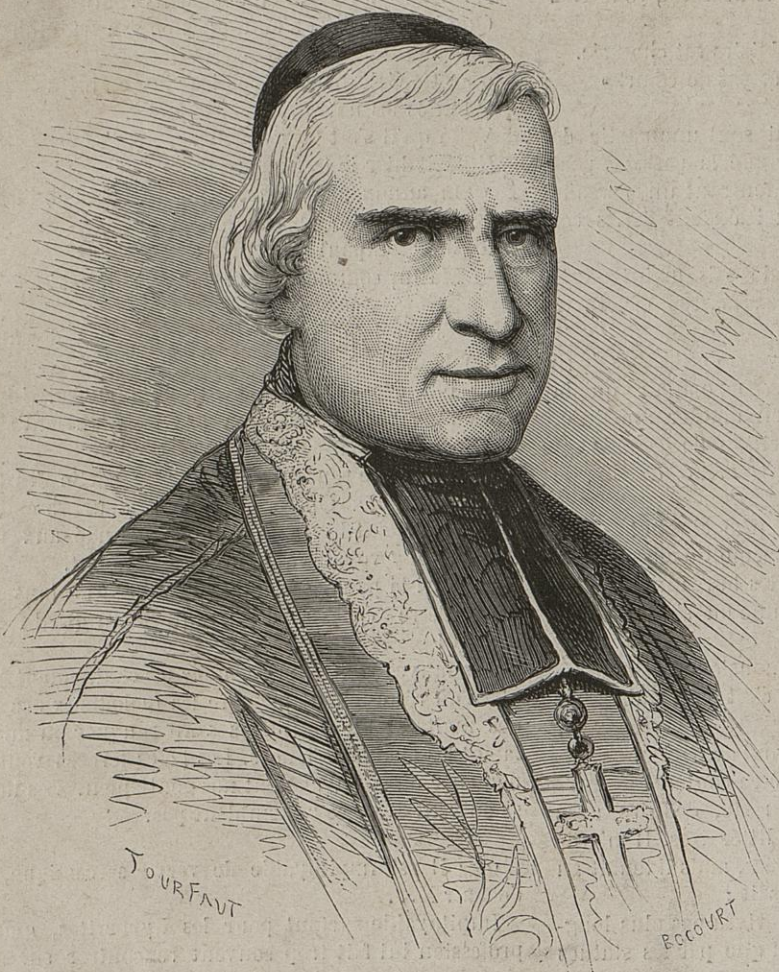
— Est-il assommant avec ses chants de mort, fit un assistant.

— Que voulez-vous, riposta un de nos confrères, c'est une oie qui voudrait se faire prendre pour un cygne!

PIERRE VÉRON.

Grâce au bon concours de M. Rousselet, l'auteur bien connu de *l'Inde des Rajahs*, nous pourrons, selon que nous l'avons annoncé, suivre le prince de Galles dans les principales stations de son voyage. Que nos lecteurs n'attendent pas de nous cependant un itinéraire géographique de vues, de sites, de monuments déjà reproduits partout; nous choisirons les scènes de caractère, le grand déploiement du luxe oriental, les bizarreries des mœurs, enfin tout ce qui sortira du connu ou du banal et qui pourra caractériser le pays toujours pittoresque que nous aurons voulu signaler à l'attention. C'est ainsi que dans ce numéro, à propos de l'Égypte et de Bombay, nous publions les Bicharis et les Char-meurs, qui sont les types les plus originaux de ces deux pays. Nous reviendrons sur ce dernier.

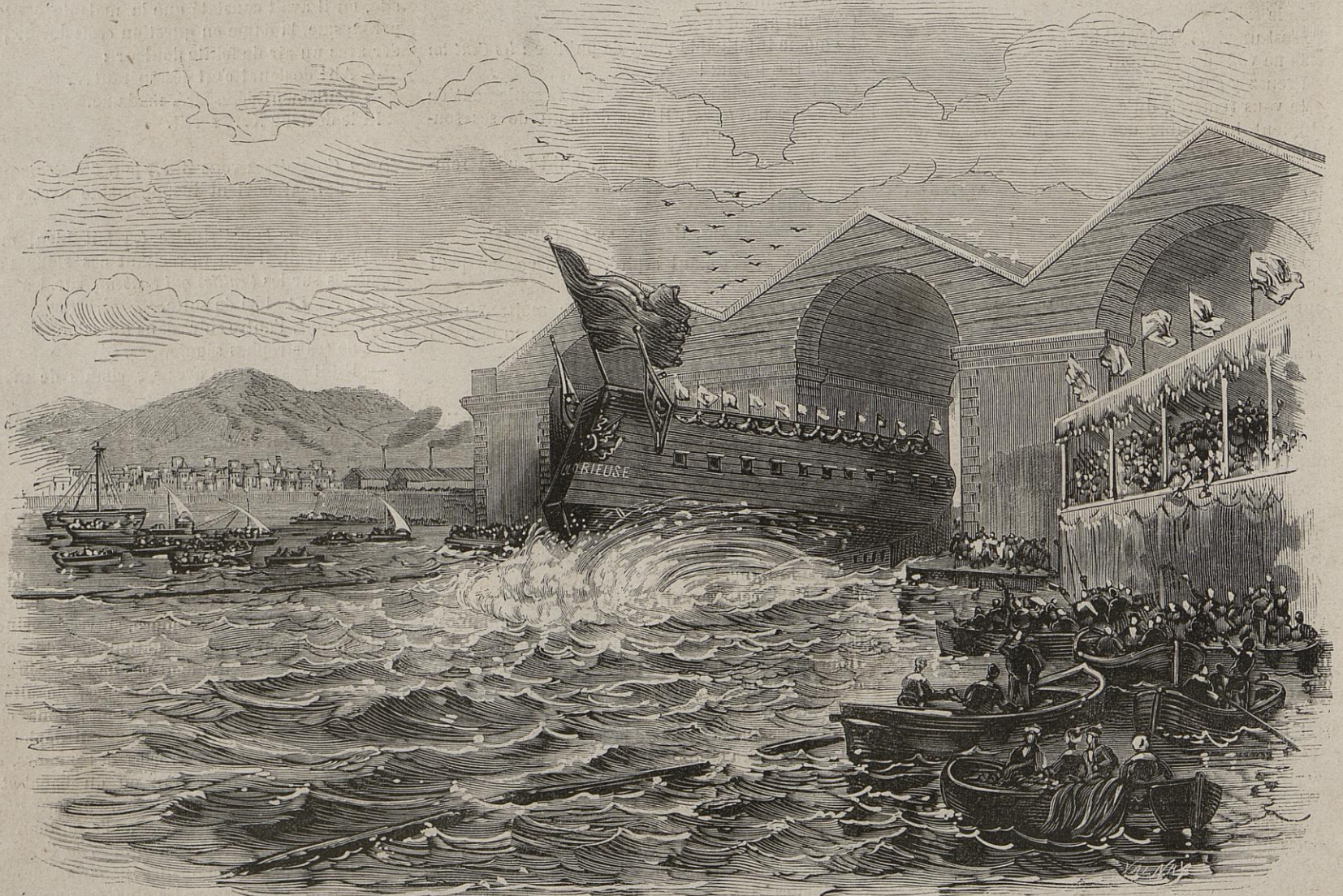




M<sup>gr</sup> GINOULHIAC, archevêque de Lyon,  
décédé à Montpellier. — (D'après la photographie de M. Armbruster.)

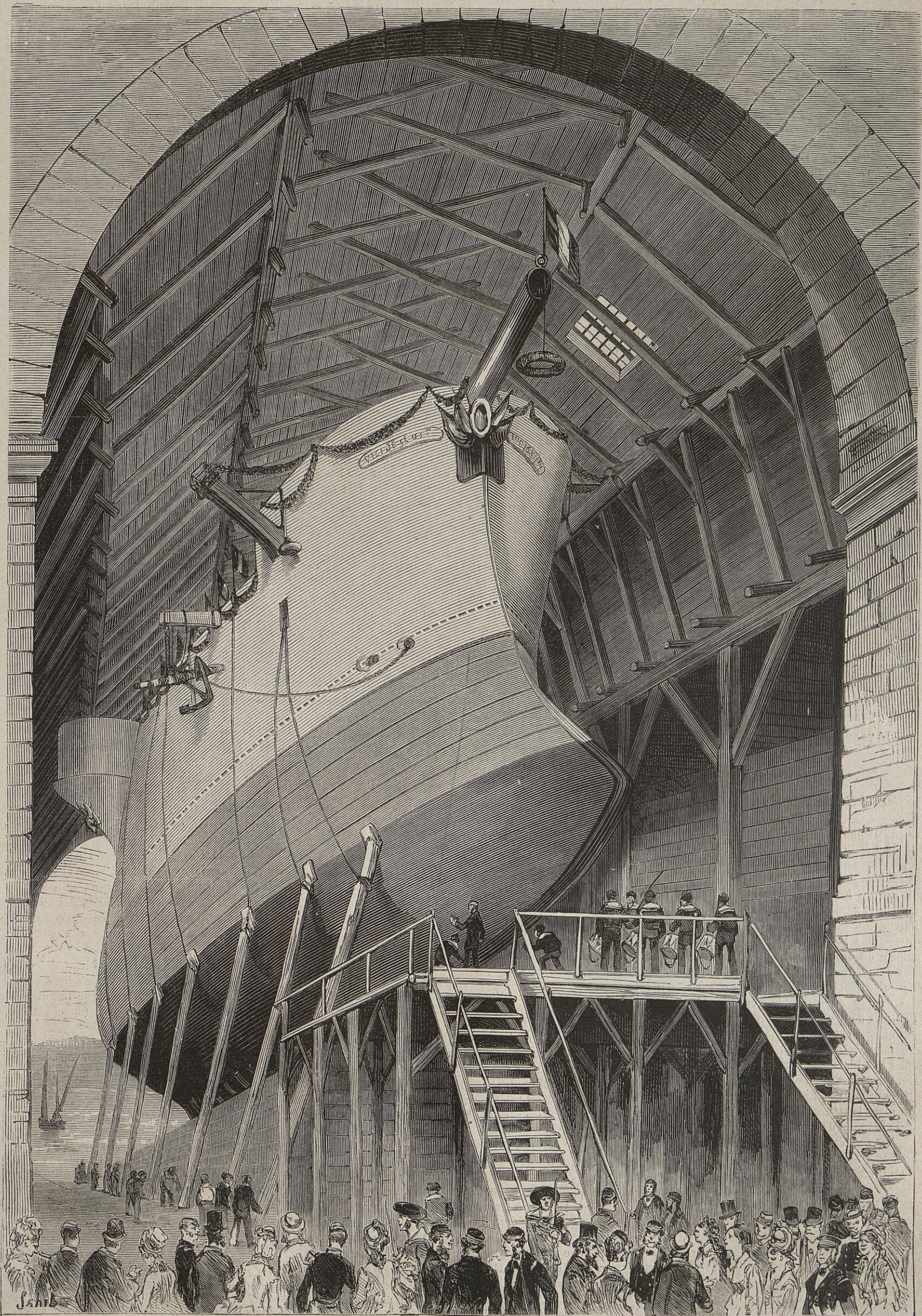


FRANÇOIS V, duc de Modène,  
décédé à Vienne (Autriche). — (D'après la photographie de M. Franck.)



TOULON. — Le lancement de la VICTORIEUSE. — (D'après le croquis de M. Bronzi, directeur du musée de Toulon.)





TOULON. — La VICTORIEUSE sur sa cale, quelques minutes avant le lancement. — (Dessin de M. Sahib, d'après le croquis de M. Kenig, officier de marine.)



## NOS GRAVURES

Le Musée du Luxembourg : Les Grenouilles.

ON le sait, la galerie du Luxembourg est un musée d'attente, un vestibule du Louvre. Cependant, tous les ouvrages qu'on y réunit ne sont pas destinés à pénétrer un jour dans le sanctuaire réservé à l'idéal de tous les siècles. Non, beaucoup sont appelés, mais à quelques-uns seulement est réservé l'honneur de l'apothéose. Ainsi, avant d'être admise définitivement au Louvre, une peinture, par exemple, devra faire encore un stage de cinq années à dater de la mort de son auteur; si l'épreuve de ce laps de temps lui est favorable, si ses mérites résistent à une aussi longue critique, les portes de l'auguste Élysée de l'art lui seront ouvertes. Au contraire, si ses qualités ne survivent point à la mode qui les a inspirées, aux amitiés qui les ont portées aux nues, on la relègue dans l'ombre d'un musée de province ou dans quelque palais de l'État. C'est le sort du plus grand nombre. Tous les artistes plus ou moins célèbres ont leur place au Luxembourg; mais les talents dignes de l'immortalité sont rares et clairsemés.

Quoi qu'il en soit du sort réservé aux œuvres qui garnissent actuellement le musée du Luxembourg, après avoir été fermées pendant plusieurs semaines, les galeries viennent d'être rouvertes à la curiosité des visiteurs, à l'étude des artistes.

La collection s'est augmentée de quelques œuvres acquises pour la plupart au dernier Salon. Ainsi, nous y retrouvons la *Thamar*, de M. Cabanel; l'*Excommunication de Robert le Pieux*, par M. J.-P. Laurens; la *Naiade*, de M. Henner; la *Léda*, de M. Courtat; l'*Abel*, de M. Bellanger; les *Armures*, de M. Vollon; la *Veille d'une exécution*, par M. Sautai; la *Nuit de septembre*, par M. Masson. Les *Grenouilles*, l'un des meilleurs ouvrages de M. Hanoteau, et dont le lecteur trouvera la gravure dans ce numéro, figurent également parmi les nouvelles peintures du Luxembourg. Enfin, un portrait de jeune fille, par M. Hébert; un grand portrait de femme, par M. Carolus Duran; quelques croquis de Regnault, d'autres de Millet, sont encore de récentes acquisitions qui ajouteront à l'intérêt de notre galerie nationale d'artistes contemporains. — O. M.

M<sup>r</sup> Ginoulhiac, archevêque de Lyon

JACQUES-MARIE-ACHILLE GINOULHIAC est né à Montpellier le 2 décembre 1806.

Après avoir fait de solides études littéraires, philosophiques et théologiques, à trente-trois ans, il devient grand vicaire de l'archevêque d'Aix, M<sup>r</sup> Bernet, et garde le même titre sous son successeur, M<sup>r</sup> Darcimoles.

Il professait à la Faculté de théologie d'Aix et venait de publier un ouvrage de haute érudition : *Histoire du Dogme catholique pendant les trois premiers siècles de l'Église et jusqu'au Concile de Nicée*, lorsqu'il fut nommé évêque de Grenoble, en remplacement de M<sup>r</sup> Philibert de Bruillard, que son grand âge et ses infirmités obligeaient à la retraite.

Cette nomination est du 9 décembre 1852 et il fut préconisé le 7 mars 1853, dans le même consistoire où M<sup>r</sup> Morlot, depuis archevêque de Paris, reçut la haute dignité de prince de l'Église.

Il fut sacré le 4<sup>r</sup> mai suivant par l'archevêque d'Aix, assisté de l'évêque de Dijon, M<sup>r</sup> Rey, et de l'évêque de Viviers, M<sup>r</sup> Guibert, plus tard archevêque de Tours et de Paris.

Bientôt il reprit sa plume féconde et publia, outre ses Mandements sur la *Pénitence*, l'*Immaculée-Conception*, la *Crainte de Dieu*, les *Affaiblissements de la foi*, la *Parabole du Festin des Noces*, l'*Oeuvre de la Propagation de la foi*, l'*Oubli de Dieu*, la *Vie de la foi*, le *Catéchisme*, les *Oeuvres de charité*, l'*Amour de Jésus-Christ*, l'*Institution de l'adoration perpétuelle*, *Jésus-Christ modèle de la vie chrétienne*, la *Lecture de l'Évangile*, l'*Éducation chrétienne*, l'*Amour de l'Église à propos du concile*, etc...

M<sup>r</sup> Ginoulhiac a écrit plusieurs lettres sur le *Pèlerinage de la Salette* et sur les *Accusations portées dans la*

*presse contre l'Encyclique de Notre-Saint-Père le Pape et le Syllabus.*

Assistant au trône pontifical le 29 novembre 1854, chevalier de la Légion d'honneur le 10 août de la même année, officier le 11 août 1866, il était en outre chanoine d'honneur d'Aix, de Montpellier et de Perpignan.

Le cardinal de Bonald étant mort, un décret du 2 mars 1870 nomma archevêque de Lyon l'évêque de Grenoble.

A Rome, ce choix fut accueilli avec peu d'empressement, M<sup>r</sup> Ginoulhiac appartenant à la minorité des Pères du Concile alors réuni, et il fallut même que l'empereur donnât à entendre, avec tous les ménagements possibles, qu'au besoin la brigade française quitterait Rome, si la nomination du Primat des Gaules devait éprouver de plus longues difficultés.

Ces difficultés s'aplanirent, mais M<sup>r</sup> Ginoulhiac ne put prendre possession de son siège que le 11 août 1870. Les angoisses de la guerre commençaient, et cette prise de possession eut lieu sans appareil.

Parmi les mandements et circulaires qu'il a publiés, nous citerons les suivants : *Lettre sur la célébration d'un synode*, la *Promulgation des statuts et l'organisation administrative du diocèse*, et ses cinq mandements de carême : la *Croix de Jésus-Christ procure des consolations saines et fortes dans l'épreuve*; *Sur quelques préjugés relatifs à l'éducation chrétienne*; *Sur la foi : Doutes à dissiper et à prévenir*; *Le riche qui se perd et le pauvre qui se sauve*; *Sur le Jubilé.*

Depuis quelque temps déjà, M<sup>r</sup> Ginoulhiac avait perdu la mémoire. Une affaire, il la suivait; une lettre, il la dictait sur le moment même avec lucidité; mais l'instant d'après, il lui était impossible de se rappeler ce qu'il avait fait et dit.

Son auxiliaire, M<sup>r</sup> Thibaudier, ayant été agréé et sacré au printemps dernier, l'archevêque de Lyon se confina à Vernaison, sa résidence pendant la belle saison, et il venait d'arriver à Montpellier, où il comptait passer l'hiver dans sa famille, lorsqu'il est mort le 17 novembre, à quatre heures du matin, au moment même où l'air du pays natal avait paru raviver ses forces morales et physiques.

Là question de l'érection d'un évêché dans la Loire, un instant laissée en suspens, va être de nouveau remise sur le tapis pendant la vacance du siège primate des Gaules. — AYMRE.

## François V

FRANÇOIS V, duc de Modène et de Reggio, archiduc d'Autriche, prince royal de Bohême et de Hongrie, vient de mourir en son palais de Vienne, le 20 novembre. Le duc était frère de la comtesse de Chambord et de la mère de don Carlos, de l'illustre maison d'Este. Il était né en 1819, et avait succédé à son père, François IV, le 21 janvier 1846. Dépossédé par la Révolution de 1848, il entra dans ses États, y régna jusqu'en 1859, et fut alors une des premières victimes de l'unité de l'Italie. Il était, en politique, en communion étroite avec M. le comte de Chambord.

## Lancement de la VICTORIEUSE

Nous recevons de nos excellents correspondants de Toulon deux croquis et deux articles sur le lancement de la *Victorieuse*; nous croyons bien faire en publiant l'œuvre de chacun, attendu que nos collaborateurs se sont placés à un point de vue différent pour dessiner le vaisseau comme pour le décrire. — L. D. B.

ELLE porte un beau nom, l'élégante corvette que le génie maritime vient de construire. On l'a mise à l'eau par un de ces beaux jours ensoleillés dont la Provence possède encore le privilège en cette triste saison de l'année, et de toutes parts une foule empressée est accourue pour assister aux fêtes de son baptême et la saluer de ses vivats chaleureux, alors que, descendant majestueusement de son piédestal, elle prenait possession du flot bleu.

Sur tous les visages se lisait une satisfaction heureuse, et sur toutes les lèvres, ce n'étaient que desirs et souhaits pour la destinée de la jolie corvette.

Puisse-t-elle justifier un jour les rassurantes promesses contenues dans son nom.

La *Victorieuse* n'a point les volumineuses dimensions des grands navires de combat, lourds, massifs, difficiles à la manœuvre. Svelte et élancée, elle sera facile aux évolutions, rapide dans sa marche; elle tirera plus efficacement parti de ses moyens d'attaque et de défense, et je connais bien de jeunes et hardis capitaines qui, au jour du combat, aimeraient mieux monter ce gracieux petit navire que de commander une colossale forteresse du type *Marengo*, *Trident* et *Richelieu*. Qu'on ne croie point pourtant que la *Victorieuse* soit un joujou d'enfant! Sa coque mesure 75 mètres de long, sur 13<sup>m</sup>90 de large et 7<sup>m</sup>25 de creux. Emménagée et cuirassée, elle pèsera 2,823,000 kilogrammes. Elle sera armée de 13 canons, dont 4 pièces de 4 dans la batterie, 2 pièces de 24 dans les tours; 1 pièce de 19 en chasse dans la teugue, et 6 pièces de 14 rayées sur les gaillards. Sa machine développera une force de 500 chevaux. Elle aura pour la défense 300 hommes d'équipage, et pour la protéger contre l'artillerie ennemie une cuirasse de 15 centimètres d'épaisseur.

Sa construction aura très-peu coûté, relativement à ce que coûtent les grands vaisseaux cuirassés, et pourtant, en temps de paix, la *Victorieuse* fera, sans doute, un service plus actif alors qu'en temps de guerre, elle jouera peut-être un rôle plus considérable. — L. S.

LEUDI, 18 courant, le cuirassé de second rang la *Victorieuse*, a été lancé à la mer. Une foule immense affluait de toutes parts pour assister à cette importante cérémonie, de laquelle on ne se blase jamais, et qui cause une impression profonde lorsqu'on en est spectateur pour la première fois.

L'opération de la mise à l'eau s'est effectuée avec un plein succès; la *Victorieuse* s'est ébranlée et a quitté sa cale de construction avec l'exactitude d'un train express; l'heure fixée — onze heures — sonnait à peine à l'horloge de l'arsenal maritime, que déjà elle s'élançait pour prendre possession de son élément, aux applaudissements enthousiastes des spectateurs, et, coïncidence bizarre, elle allait éteindre son élan, son aïre, pour nous servir de l'expression maritime, presque à toucher les flancs du *Magenta* submergé.

Jusqu'à ce jour, les croquis représentant les lancements de navires ont sensiblement été les mêmes; on pouvait leur appliquer le dicton populaire : *Plus ça change, plus c'est la même chose*; le dessin que nous donnons aujourd'hui du lancement de la *Victorieuse* rompt avec cette monotonie. L'artiste a représenté le moment où le navire, débarrassé des milliers d'époutilles qui le soutenaient la veille encore, n'est plus maintenu en équilibre que par le berceau et quelques poutres formant arc-boutant. A un signal de l'ingénieur, lorsque le moment de la mise à flot sera venu, les tambours battront un roulement, et ces dernières béquilles s'abattront sous les masses des ouvriers placés à leur pied. Pour qu'elles ne blessent personne dans leur chute, des liens les retiennent aux flancs du navire.

En même temps, les amarres qui lient le berceau au rivage seront coupées, et des leviers, agissant simultanément, ébranleront cette sorte de traîneau, qui doit conduire, en glissant sur la cale (ou chantier), son gigantesque fardeau à la mer.

Afin que nos lecteurs puissent se rendre un compte bien exact des moyens employés pour lancer un navire, nous mettons le croquis explicatif suivant sous leurs yeux :

Le ber, ou berceau, est retenu sur la cale en quatre points :

1<sup>o</sup> Par deux très-forts amarrages figurés en C;  
2<sup>o</sup> Par deux taquets solidement chevillés et maintenus contre l'effort d'entraînement du navire par deux arcs-boutants, H H'.

Pour lancer le navire :

Après avoir chassé à coups de masse les dernières époutilles dont il a été question plus haut, on enlève les taquets et arcs-boutant H H' ;

Couper les amarrages C C' ;

Puis, pour donner l'impulsion du départ :

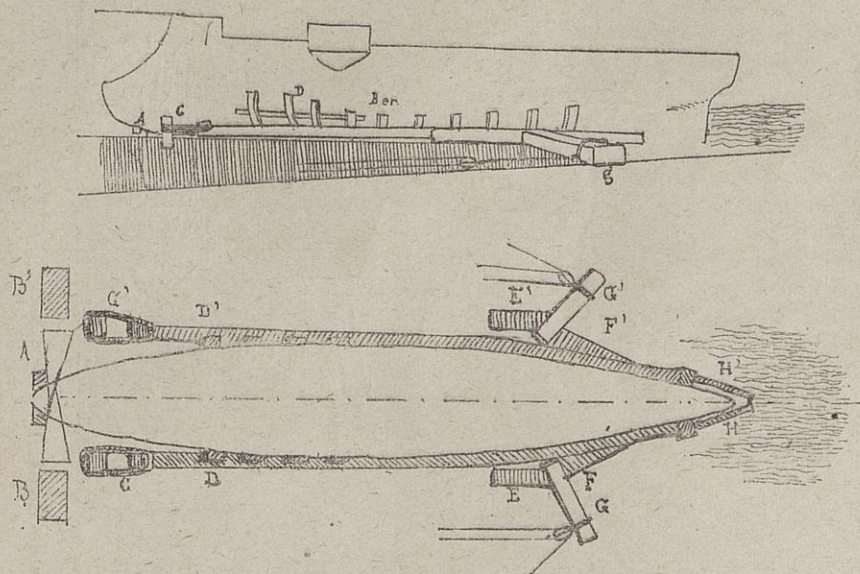
1<sup>o</sup> En A se trouvent deux coins adossés à un point fixe, et dont les deux extrémités sont tangentielles. On fait glisser l'un sur l'autre ces deux coins, au moyen de grands coups de béliers (B B'), qui glissent sur des glissières horizontales;

2<sup>o</sup> En E E' et F F' se trouvent deux pièces supplémentaires de charpente, l'une E E', fixée à la cale, l'autre F F',



fixée au *ber*. Ces pièces, taillées en biseau, permettent d'engager entre elles un puissant levier en bois (G G), au bout duquel se trouve un palan.

On comprend aisément qu'en agissant sur ces deux palans et en entonçant en même temps les coins, on sollicite irrésistiblement le *ber* et, par conséquent, le navire, qui est dessus, à se mettre en marche dans le sens de la flèche, où se trouve la mer.



Terminons en disant que la *Victorieuse* est un cuirassé de deuxième rang. Elle a été construite sur les plans de M. le directeur des constructions navales Sabatier, et a été mise en chantier le 16 décembre 1869; la *Victorieuse* sera blindée à la flottaison, au fort central et à l'avant, avec des plaques de fer forgé de 22 centimètres; elle portera 7 canons de 27 centimètres.

Sa machine est d'une force effective de 2,300 chevaux; son équipage comporte un effectif de 323 hommes. — Son déplacement, en volume d'eau, est égal à 4,126,000 kilogrammes. — TH. DE FALLOIS.

## VOYAGE DU PRINCE DE GALLES

### Les Charmeurs de serpents

Bombay, une des fêtes à laquelle j'assistai, et Pune des plus originales, est le Naga pantachami, ou la Fête des serpents. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles. Les abords des temples sont remplis d'une foule compacte en habits de fête, et les rues bordées de petites échoppes où se débitent des gâteaux, des jouets et des statuettes de dieux. De longues processions de femmes en costume de madone, poétiquement drapées dans leurs voiles de soie, traversent les rues en chantant et portent des offrandes de riz et de sucre, qu'elles vont répandre devant les idoles de Krichna. C'est, en effet, l'anniversaire du jour où ce dieu tua le grand serpent python de Bindrabund, qui désolait les bords de la rivière de Djumna. Des étendards, d'énormes trompes de cuivre, des torches de fer remplies de résine enflammée apparaissent de tous côtés au-dessus de cette brillante multitude; les palanquins décorés de tentures et renfermant de gras brahmanes à l'air patelin, se croisent en tous sens. Le flot incessant, qui encombre les environs de Paidoneh, se presse à travers les petites ruelles adjacentes, vers une place voisine où se déploie la plus importante cérémonie de la fête.

Là sont rangés deux ou trois cents *sapwallahs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras-capello; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le charmeur en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de cu-

rieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleurs, qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-original. Ce singulier manège dure toute la journée, et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent tous l'île et

lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jungle. Le soir, les maisons sont illuminées, des processions escortées de torches parcourent les rues, et de tous côtés retentit une effroyable cacophonie de cymbales, de tam-tams et de hautbois. Cette fête a généralement lieu en juillet ou en août, époque où les cobras sont le plus dangereuses, et l'instinct craintif du peuple lui a fait choisir ce moment pour apaiser le courroux de ces terribles demi-dieux.

Ces charmeurs de serpents sont un des types les plus curieux de l'Inde; ils forment une caste à part. Les procédés qu'ils emploient pour charmer les reptiles remontent à la plus haute antiquité, peut-être à une époque où leurs ancêtres étaient les prêtres du culte national.

Le serpent qui se prête le plus facilement à leurs tours est précisément le serpent sacré par excellence, le grand *naga*, mieux connu sous son surnom portugais de *cobra capello*. Ce serpent est peut-être le plus redoutable des reptiles; sa piqûre foudroie en quelques minutes un enfant, et en une heure l'homme et les plus grands quadrupèdes. Long d'un à deux mètres, il est muni de chaque côté de la tête d'une membrane mobile qu'il a la faculté de déployer lorsqu'il est irrité ou charmé, et sur laquelle sont dessinés deux cercles reliés entre eux à peu près comme un lorgnon, d'où le nom de serpent à lunettes qui est donné parfois au reptile. Les charmeurs prennent les cobras, leur enlèvent les crochets à venin et les habituent à se dresser et à se balancer au son de la flûte. Pour faire croire à l'existence d'un danger que leurs sortilèges suffisent à surmonter, ils ont soin cependant de laisser aux serpents les dents qui accompagnent les crochets et qui ne produisent qu'une piqûre sans conséquence.

Mais c'est surtout dans la capture de ces reptiles que ces hommes déploient une adresse vraiment surprenante. Me trouvant à Sangor, je reçus la visite de deux charmeurs faisant le commerce de reptiles. Ne voyant pas de cobra dans leur collection, qui était, du reste, fort complète, je leur en fis la remarque.

— A quoi bon nous encombrer, me répondirent-ils, d'un serpent que nous pouvons nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez-vous un? La cour même de votre bungalow va nous le fournir.

Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt, l'un des charmeurs se dépouille de ses vêtements, à l'exception du *langouti*, et saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant, il m'indique un point du regard; j'y porte les yeux, et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument, et, saisissant avec une incroyable adresse le reptile, le lance en l'air et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après examen, il se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le charmeur continue sa recherche; bientôt même mimique: en moins d'une seconde, le *toumril* tombe, le reptile vole en l'air, retombe, et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de

plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat; mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui a saisi le derrière de la tête, et, ouvrant la gueule, me montre ces terribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet, et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant, soit accident, soit bravade, il s'est piqué légèrement et le sang coule sur un de ses doigts; sans s'émouvoir, il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures de la cobra. Je lui en achetai un morceau; mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné, d'une texture très-fine.

Parmi les tours que les charmeurs indiens exécutent avec des serpents, il en est un qui offre un ressemblance frappante avec le miracle de Moïse devant le Pharaon.

Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son langouti, choisit un serpent d'espèce inoffensive, et le place ostensiblement dans un panier qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en agitant les bras, en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à nos pieds, où elle arrive sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette est échangée contre le serpent. Le tour est si prestement fait que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

Voici l'explication la plus plausible de ce tour: le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son langouti, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière la baguette que ramasse son compagnon, et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le charmeur déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors du trou qui lui sert de retraite. — LOUIS ROUSSELET.

### Les Derviches nubiens en Egypte.

Les fêtes officielles offertes au prince de Galles pendant son séjour en Égypte ne nous ont pas donné matière à des dessins nouveaux et pittoresques. La partie qu'a traversée le prince étant presque construite à l'euro péenne, les décorations ont été faites à l'instar de Paris. Nous avons donc choisi, pour signaler simplement ce passage, une scène que l'on retrouve dans toutes les fêtes importantes de l'Égypte et notamment pendant le séjour de l'illustre voyageur. La danse, comme on le sait, est un des plus grands divertissements des habitants de l'Égypte, au moins comme spectateurs. Ici, ce ne sont pas des femmes qui font les frais, ce sont des derviches nubiens ou *oïcharis* qui se disloquent dans une danse grotesque, frénétique, au son du tarabouck, des crotales et de la guitare primitive ornée de plumes d'autruches. Les derviches ou *santons* portent une ceinture formée de fruits desséchés et creux ressemblant à des grelots et ayant le son des castagnettes. On retrouve ces danses dans toutes les fêtes religieuses, surtout au Caire, à l'anniversaire de la naissance de Mahomet, dans tous les cortèges religieux, à la fameuse foire de Teutah. — L. DE B.

### La Basilique de Saint-Martin de Tours.

Nous sommes dans le mois de saint Martin, et nous en profitons pour mettre sous les yeux de nos lecteurs une vue de sa basilique, telle qu'elle résulte de l'intéressant travail de restitution exposé au dernier Salon par M. Bailly, architecte.





VOYAGE DU PRINCE DE GALLES. — L'Égypte. — Scène de mœurs. — Danse de Bicharis.





VOYAGE DU PRINCE DE GALLES. — L'Inde (Bombay). — Types. — Les charmeurs de serpents.



Il y a peu de jours, à l'occasion de la Saint Martin, des fêtes ont eu lieu à Tours. Elles avaient amené un grand concours de pèlerins de toutes les parties de la France. A ces fêtes, assistaient S. Em. le cardinal de Bordeaux; l'archevêque de Tours; les évêques de Verdun, de Nancy, d'Angoulême, du Mans, et les abbés mitrés bénédictins de Solesmes et de Ligugé.

Saint Martin est le saint le plus populaire qui existe en France. On compte plus de quatre mille églises qui lui sont dédiées. Il a évangélisé toutes les Gaules contemporaines au quatrième siècle, et la trace de ses pas est partout révélée, non-seulement par les sanctuaires qui lui sont consacrés, mais par les communes, les fontaines et autres lieux qui portent encore son nom. Son tombeau fut, depuis le quatrième siècle, l'objet d'une grande vénération pour toute la chrétienté. Un des canons du concile d'Orléans (514) confirme cette universalité : « Le pèlerinage de la Gaule, c'est-à-dire le pèlerinage de Saint-Martin, ne le cède ni à celui de Rome, ni à celui de Jérusalem. »

On avait commencé à démolir la basilique en 1793, et la destruction fut consommée en 1802. Aujourd'hui, deux rues passent sur son emplacement, et c'est là ce qui retarde le moment de sa reconstruction; car depuis la découverte du tombeau de saint Martin, en 1860, dans deux maisons qui bordent l'une de ces rues, des sommes importantes ont été recueillies, et on serait dès maintenant en mesure d'entreprendre la reconstruction.

Mais le conseil municipal de Tours refuse de livrer les rues, ne comprenant pas les avantages qui résulteraient pour la ville de la reconstruction de ce magnifique édifice. Cette opposition nous rappelle celle d'une petite localité de Bretagne dont tous les journaux ont autrefois plâtré; son conseil municipal, effrayé de la perspective qui pouvait en résulter, refusait une station de chemin de fer!

Nous félicitons M. Baillargé d'avoir entrepris cette grande œuvre de restitution, et nous regrettons de ne pouvoir reproduire tous les beaux dessins qu'il avait exposés et qui témoignent d'un travail persévérant et consciencieux.

Nous faisons des vœux pour que les petites passions mesquines qui paraissent diviser la ville de Tours s'apaisent, et que tous les efforts se réunissent pour donner satisfaction à ce grand souvenir historique et contribuer à une œuvre vraiment nationale.

## COURRIER DU PALAIS

Le revolver continue à jouer un rôle très-actif, ce que je continue à déplorer. Voici un propriétaire du département de Loir-et-Cher qui s'est bien failli, à l'aide de cet engin redoutable, faire un dénouement lugubre à une histoire d'amour qui s'est terminée depuis d'une façon beaucoup plus logique et beaucoup plus agréable devant le magistrat municipal et devant l'autel. Un jeune lieutenant d'infanterie avait demandé M<sup>lle</sup> Lemaire en mariage; il avait l'agrément de toute la famille; les grand-père et grand-mère de la jeune fille appuyaient la démarche du jeune homme et se disposaient à donner une belle dot; seul M. Lemaire refusait la main de sa fille et la refusait même un peu brutalement. M<sup>lle</sup> Lemaire, qui venait d'atteindre sa majorité, envoya un premier acte respectueux à son père. M. Lemaire, déjà mécontent, apprit que les grands parents et sa femme même avaient ménagé une entrevue aux jeunes gens dans une petite closerie située à quelque distance de la ville; il se rendit aussitôt de ce côté, parvint à dépasser la voiture, se jeta à la tête du cheval et se servit de sa canne pour frapper le jeune lieutenant. Celui-ci, qui ne voulait pas frapper, arracha la canne des mains de son agresseur et s'éloigna rapidement. C'est alors que M. Lemaire tira sur lui plusieurs coups de revolver sans l'atteindre, heureusement. Le jury de Loir-et-Cher n'avait plus devant lui deux ennemis; quand M. Lemaire comparut sous l'accusation de meurtre, le mariage était célébré; il n'y avait plus qu'un beau-père tout disposé à une réconciliation et un gendre qui demandait instamment l'acquiescement de son beau-père, et M. Lemaire a été condamné tout simplement à un mois de prison pour coups volontaires.

Mais le revolver, cette arme de la colère soudaine

et du premier mouvement n'est pas toujours aussi inoffensif; dans les mains du jeune Marc Chaussat, un enfant de seize ans, il a causé des blessures d'une certaine gravité. Une famille des plus honorables M. Chaussat, ancien greffier de justice de paix, sa femme et son fils étaient venus fixer leur domicile dans la commune de Bouville, près d'Étampes. Il faudrait peut-être deux volumes écrits avec le minutieux talent d'observation de Balzac pour raconter impartialement l'histoire de ces citadins venant s'installer au milieu des paysans; ils avaient le tort immense de vouloir être et rester chez eux; de fermer des chemins et des sentiers qu'on avait pris l'habitude d'usurper sur leur propriété. Il s'était formé contre eux une sorte de conspiration tacite qui se manifestait par de petites persécutions irritantes, par de petites persécutions de tous les jours, par des calomnies absurdes, outrageantes. M<sup>me</sup> Chaussat est un jour insultée, le jeune homme a un revolver dans sa poche; il défend sa mère; il fait feu, avec trop de précipitation peut-être; mais enfin les blessures sont d'une certaine gravité. Qui a provoqué? A qui remonte la responsabilité première des provocations et même des blessures? La mère a-t-elle été suffisamment provoquée pour dire à son fils: « Tire dessus! Tue-le!... » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un jeune homme du pays a été frappé de trois balles; ce qu'il y a d'incontestable, c'est que M<sup>me</sup> Chaussat, dont le mari était absent, a été frappée à la tête à coups de pierre, et que peu s'en est fallu qu'elle ne succombât. Que dire, que conclure au milieu de ces contradictions de témoins? Le jury de Seine-et-Oise a rapporté un verdict de non-culpabilité en faveur de M<sup>me</sup> Chaussat et de son jeune fils, et, en vérité, faute de deux volumes de détails et d'un Balzac pour les écrire, je ne puis rien vous dire de mieux que le très-sage verdict du jury.

Le revolver, le couteau, le poison, le gourdin, qu'est-ce que tout cela? Proscrivez l'usage, ou même la détention de toutes les armes et de tout ce qui peut devenir une arme dans les mains d'un homme irrité, d'un fou, d'un ivrogne ou d'un scélérat, et vous n'aurez encore rien fait pour empêcher le crime. Voilà une femme, une mère, une grand-mère, âgée de quarante-quatre ans, la femme Bougon, aubergiste, qui tuait ses enfants et petits-enfants en faisant pénétrer des aiguilles dans leur corps. Tout le monde refuserait de croire à ces froides atrocités, si, pressée par l'évidence, la coupable n'avait fait des aveux, au moins pour ses deux dernières victimes, sa fille âgée d'un an et sa petite-fille qui n'avait que neuf mois. On a trouvé dans le corps de cette dernière quatre aiguilles, dont l'une a dû causer une mort immédiate; « le cœur, a dit le médecin expert, était embroché. »

Voyez-vous ce tableau effrayant: Louis Colomb, le fils d'un premier lit, se mourant d'une phthisie pulmonaire. Il était agonisant, et sa mère, la femme Bougon, songe que si son fils meurt sans enfants, elle pourra chasser sa bru de la maison; c'est alors qu'elle prend une aiguille et qu'elle tue l'enfant en lui perforant le cœur. Et puis les exhumations et les expertises ont révélé au moins une partie des secrets de cette misérable femme, pour laquelle le jury du département du Lot a été naturellement sans pitié. Son mari est mort il y a dix-sept ans, et de graves soupçons s'élevèrent alors contre elle; elle a eu dix enfants, dont les sept derniers n'ont pas vécu plus de vingt à vingt-cinq jours.

C'est en vérité la semaine aux épouvantails, et j'abrège autant que je le puis ces causes criminelles que je ne puis passer sous silence. Voici encore une sorte de vagabond sauvage, nommé Riaud, qui vient d'être condamné par la cour d'assises d'Ille-et-Vilaine à la peine suprême, et qui va expier ainsi, outre l'assassinat commis sur sa femme, des crimes inconnus, oubliés. Riaud habitait une masure au milieu de la campagne, sur le bord d'un chemin. De quoi peut-il vivre? Personne ne saurait le dire, car depuis longtemps il n'a plus d'état; tout ce qu'on sait, c'est, qu'il a été boucher autrefois, qu'il va encore, de temps à autre, dans les fermes pour abattre les animaux malades, et qu'il se vantait d'aimer à « travailler dans le sang! » Il recueillit un jour une mendiante idiote, mère de deux enfants, une malheureuse sans asile et n'ayant d'autre ressource que la mendicité; il l'épousa et la fit mendier à son profit. Je ne veux et ne puis raconter ce qu'elle a souffert des mauvais traitements de son mari; mais, un matin, on l'a trouvée morte dans cette hutte ouverte à tous les vents; elle portait la trace de cinquante coups au moins, elle avait neuf côtes brisées et une lésion au

poumon. On l'avait entendue, la veille, pousser des cris navrants, et puis le silence s'était fait tout à coup. Riaud avait eu déjà deux femmes, et il a été prouvé, au moins pour l'une d'elles, qu'elle avait péri de mort violente.

Décidément, je vais m'efforcer d'épuiser aujourd'hui les récits de cour d'assises pour vous donner la prochaine fois une chronique moins noire.

Devant le jury de la Seine, j'ai vu un nègre, mais un nègre sérieux, un nègre d'un vrai noir de cirage, un nègre né au Sénégal et un nègre qui « parle nègre », ce qui est plus rare, en dehors du théâtre. C'est un sujet français, et vous n'en douterez plus quand vous saurez qu'il a nom Benoît Chevalier. Dans tous les cas, c'est un nègre voleur, — et peut-être quelque chose de pis, — qui n'a pas de chance du tout, comme vous allez le voir. En 1866, il était à Port-au-Prince (gouvernement d'Haïti), employé comme cuisinier dans la maison de M. Roquet, négociant. Un jour, il disparaît et avec lui disparaissent une somme de 7,000 fr. en or, une valeur de 5,000 fr. en billets de banque du pays, des bijoux, des habits, une carabine, etc... Son maître l'a bien revu à Port-au-Prince, deux ans après; mais, comme il était à la tête d'une bande insurrectionnelle, qu'il pillait beaucoup et tuait pas mal, il n'était ni facile, ni prudent de provoquer son arrestation. Benoît Chevalier a été cuisinier de navire, il a été bercé sur toutes les mers possibles, et il est arrivé en France en 1874. Il était sans argent, sans ressources quand il est venu à Paris; il se rend à la préfecture de police, d'où il est conduit par des agents devant le commissaire de l'émigration.

Avec qui se trouve-t-il face à face en traversant le passage Saulnier? avec M. Roquet! — Pas de chance! Il a dévalisé son maître en 1866; encore quelques mois et il pouvait bénéficier de la prescription de dix ans! Pas de chance! Il a, dit-il, une femme et onze enfants du plus beau noir; il demande au nom de cette famille, qu'il se propose de soutenir par son travail, qu'on lui permette d'aller la rejoindre! — Mais ses onze négrillons, s'ils existent, ne peuvent être que des négrillons naturels; on lui prouve qu'il n'est pas marié! — Pas de chance! Quatre ans de prison et quatre ans de surveillance: décidément pas de chance pour le pauvre nègre.

Les criminels périssent à force d'audace; mais en voici un qui est devenu criminel à force de timidité. Barrès était mineur... mais entendons-nous bien, je veux dire qu'il travaillait aux mines. En 1863, il se mariait dans le Midi; mais, après avoir vécu cinq ans avec sa femme, il se dit que c'était tout ce qu'il pouvait supporter, et il prit la fuite en cachant bien ses traces. En 1873, il demeurait dans un village, aux environs de Nancy, chez une veuve. Cette liaison causait du scandale dans le pays, et le maire lui fit enjoindre par son garde champêtre d'avoir à épouser la veuve ou à quitter la commune. Barrès était timide; il épousa la veuve en prenant les noms de son frère. Il se trouvait du même coup faussaire et bigame; mais il se gardait bien le secret à lui-même. Il avait compté sans le hasard. Un enfant de ce pays, un réserviste, fut envoyé à son corps dans le Midi... Il y rencontra M<sup>me</sup> Barrès, première du nom, et lui découvrit, peut-être sans s'en douter, la situation de son fugitif infidèle. M<sup>me</sup> Barrès porta plainte, et elle est venue témoigner devant la cour d'assises de Meurthe-et-Moselle. Le jury a été indulgent pour ce malheureux bigame sans le vouloir, et la cour s'est associée à cette indulgence, si bien que Barrès n'a été condamné qu'à trois ans de prison.

Je m'arrête là, car il y aurait de quoi devenir hypochondriaque.

PETIT-JEAN.

## THÉÂTRES

ODÉON: Réouverture et représentation de gala; restauration de la salle; le nouveau foyer. — GYMNASSE: *Ferréol*, comédie en quatre actes, par M. Victorien Sardou. — VAUDEVILLE: *Les Scandales d'hier*, comédie en trois actes, par M. Théodore Barrière. — CHATELET: Reprise de *Pierre Lenoir ou les Chauffeurs*.

« Eh! non, non, non, vous n'êtes plus Lisette! » dit la chanson. On pourrait aujourd'hui fredonner sur le même air: « Eh! non, non, non, vous n'êtes plus l'Odéon! » L'Odéon était un bon vieux théâtre bien solennel et d'un aspect absolument classique, le



temple de Thalie, puisqu'on y jouait cent cinquante fois par an *l'Anglais, ou le Fou raisonnable*, de Patrat; — le temple de Melpomène aussi, puisqu'on y reprenait, les dimanches, *l'Athalie* de Racine, musique de Mendelssohn. Maintenant tout est changé, tout est redoré, tout est rafraîchi, tout est rajeuni. L'Odéon est un théâtre qui peut rivaliser d'élégance avec la Renaissance et la salle Taftbout. Ses assises avaient donné quelque inquiétude; des alarmistes prétendaient qu'il était construit sur les Catacombes et que d'un jour à l'autre acteurs et spectateurs risquaient de se voir engloutis dans un troisième ou quatrième dessous. Aujourd'hui toute crainte a disparu; les architectes ont consolidé ce qui menaçait; rien de plus solide désormais que notre second Théâtre-Français.

Son foyer, qui était demeuré fermé pendant longtemps, est redevenu une sorte de musée dramatique, où les bustes de Victor Hugo, de Georges Sand, d'Alexandre Dumas, d'Emile Augier d'Henry Murger, de Louis Bouilhet, de Balzac, et d'Alfred de Vigny, coudoient les portraits de M<sup>lle</sup> Georges et de M<sup>me</sup> Dorval. Ce musée se continue le long des murs blancs du grand vestibule du premier étage; là, nous retrouvons Beauvallet, Provost, Samson, Geffroy, Berton et Lafontaine. Toutes ces œuvres d'art ne sont pas égales en mérite, mais elles constituent un ensemble récréatif, et il faut complimenter M. Du Quesnel de cette idée.

La réouverture de l'Odéon a eu lieu vendredi dernier par une représentation extraordinaire... au point de vue surtout de la composition du spectacle. Des fragments de pièces pris çà et là, interprétés par d'autres acteurs que ceux de la maison, des chanteurs, des instrumentistes, voilà ce qui nous a été offert. Pourquoi pas alors la charmeuse de serpents des Folies-Bergère ou l'homme-obus du Cirque?

Le lendemain, l'Odéon reprenait le cours ordinaire de ses représentations par *la Vie de Bohème* et... *la Demoiselle à marier*. Vous avez bien lu : *la Demoiselle à marier*. Qu'est-ce que cette petite vieillie vient faire à l'Odéon? Y est-ce bien sa place? Elle sert de début, il est vrai, à M<sup>lle</sup> Alice Lody, une enfant hier, une jeune fille demain, et des plus charmantes, dont je me rappelle la claire apparition dans *Monsieur Alphonse*. Mais ce n'est pas une raison pour transporter le répertoire de Scribe sur la rive gauche. Et savez-vous ce qui, dans quelques jours, succédera à *la Demoiselle à marier*? ce sera *le Diplôme*, autre pièce du même Scribe. De plus fort en plus fort! Voyez-vous d'ici les jeunes gens se rongant les poings, les jeunes gens en faveur desquels l'Odéon a été institué, et dont les manuscrits s'entassent à la régie? Que ne prend-on des levers de rideau parmi ces manuscrits, au lieu de les demander aux archives poudreuses du théâtre de S. A. R. Madame? Le moindre acte nouveau vaudrait mieux que n'importe quel vieux vaudeville déclaré chef-d'œuvre. L'Odéon n'a pas tout fait en faisant toilette neuve; c'est peu neuve qu'il lui reste à faire.

Le Gymnase ne fait pas autant de façons que l'Odéon; il se contente de rester ce qu'il est, et, plus que l'Odéon, il accumule pièces nouvelles sur pièces nouvelles. En dépit de ce beau zèle, la saison d'été a été désastreuse pour lui; les comédies s'y sont succédé à la manière des capucins de cartes, en tombant les unes sur les autres. La saison d'hiver sera-t-elle meilleure? Elle vient d'être inaugurée par le *Ferréol*, de M. Victorien Sardou, un des sauveteurs de l'endroit. Est-ce le Sardou des grandes années, ou seulement du Sardou moyen, ordinaire, marchand? Je suis tenté de me ranger à cette dernière étiquette, qui, après tout, n'est pas à dédaigner par le temps qui court. A l'encontre des pièces de M. Alexandre Dumas fils, *Ferréol* ne soutient aucune thèse, ne cherche aucune idée, ne prouve rien du tout; c'est du théâtre uniquement intéressant. Faut-il en faire fi? Je ne crois pas. On s'en contentait naguère.

*Ferréol* appartient au genre judiciaire, qui a toujours existé, mais qui, depuis quinze ans environ, a acquis une nouvelle importance. Un jeune homme, Ferréol de Mayran, a été le témoin d'un assassinat commis sur une espèce d'homme d'affaires par un garde-chasse nommé Martial. Il était nuit, l'affaire se passait sur un grand chemin. Ferréol sortait de

chez M<sup>me</sup> de Bois-Martel, qui avait consenti à le recevoir dans sa chambre, — en tout bien, tout honneur, — pendant l'absence de son mari. Ferréol a vu Martial, et Martial a vu Ferréol. Tous les deux ont intérêt à garder le silence; tous les deux s'enfuient, chacun de son côté. Quelques jours après, un innocent est accusé de ce crime et arrêté. On instruit son procès. Ferréol l'apprend et accourt. Laissera-t-il condamner cet innocent? Dénoncera-t-il le vrai coupable? Là est le drame. Si Ferréol parle, Martial parlera. M<sup>me</sup> de Bois-Martel sera compromise. Cependant le sentiment de la justice finit par l'emporter dans la conscience de Ferréol de Mayran. Il trouve un biais qui lui semble tout concilier, mais qui a paru déplorable : il se dénonce lui-même comme l'auteur du meurtre. Heureusement personne ne veut le croire. Sur ces entrefaites, le garde-chasse Martial se décide à tout avouer, excepté ce qui peut compromettre M<sup>me</sup> de Bois-Martel, — d'ailleurs absolument pure, comme il a été déjà dit, et comme cela est reconnu publiquement au dénouement.

M. Worms tient avec un grand talent le rôle difficile et hésitant de Ferréol. Énergie contenue, dignité d'attitude, sobriété de gestes, il a tout. L'auteur s'est retrouvé, comme en son meilleur temps, dans la création d'un juré de cour d'assises, provençal et grincheux. Jamais figure plus comiquement contractée ne traversa session criminelle; la fantaisie dans la vérité ne saurait aller plus loin. — Le garde-chasse a été bien campé par M. Francès. — M. Pujol et M. Landrol sont bons, très-bons, comme d'habitude. Les femmes ne viennent qu'en seconde ligne.

*Les Scandales d'hier*, au Vaudeville, se sont dessinés tout d'abord en succès. C'est une pièce en trois actes de M. Théodore Barrière, une pièce de bonne compagnie, malgré son titre, qui semble vouloir porter le feu et la flamme dans une société écroulée. Des canons de salon arrivant à compromettre une jeune mariée, la vengeance d'une maîtresse délaissée, tels sont les principaux éléments de cette œuvre, très-délicatement tissée et heureusement menée à bout. On y retrouve la main de l'auteur de *Cendrillon* plus que celle de l'auteur des *Faux Bonshommes* et des *Parisiens*. Le public a-t-il perdu au change? Il n'en est pas convenu du moins. Tout est donc pour le mieux. *Les Scandales d'hier* sont joués avec un ensemble remarquable et qui a été remarqué. C'est presque le ton de la Comédie-Française. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque c'est M. Pierre Berton qui remplit le principal rôle, et puisque c'est M<sup>lle</sup> Blanche Pierson qui lui donne la réplique. Le premier sort de la Comédie-Française (on n'a jamais su pourquoi), et la seconde y entrera lorsqu'on aura besoin d'elle, ce qui ne saurait tarder. Troisième artiste hors ligne : M<sup>me</sup> Alexis. Celle-ci est tout simplement la première duègne de Paris. Elle a la distinction, l'esprit et la gaieté. Rien que cela. Que faut-il de plus pour entrer rue de Richelieu? On me répondra peut-être que ce ne sont pas mes affaires.

Sur le second plan, M<sup>lle</sup> Massin et ses toilettes, M<sup>lle</sup> Massin et sa beauté, M<sup>lle</sup> Massin et son intelligence très en progrès.

Les amateurs de vieux mélodrames, s'il en survit encore, peuvent aller se délecter à la reprise de *Pierre le Noir* ou *les Chauffeurs*, une pièce d'Eugène Sue qui, tous les soirs, réveille de ses détonations les échos du théâtre du Châtelet. Pif! paf! Voilà de l'intérêt à bon marché. Nos pères s'en contentaient (à ce qu'on prétend, mais je n'en suis pas bien sûr); nos fils sont un peu plus gouailleurs.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Reprise de Faure dans *Hamlet*.

Je ne sais trop si c'est une mode anglaise, mais les Parisiens ont souvent, à propos de ce qu'ils aiment le plus, une affectation de froideur qui n'est en aucune façon l'expression de leur tempérament sensible et de leur cœur exalté.

A les prendre tels qu'ils sont, cette année, on dirait que le sang est figé en eux, que leurs nerfs n'ont plus de vibration et que tout leur être, endormi dans la torpeur, est momifié avant l'heure fatale de l'embaumement.

Voilà de bien-grosses semonces faites à deux milliers d'êtres encore vivants (quoiqu'ils s'en cachent). Mais c'est que nous avons été un peu offusqué de la façon placide dont la dernière maladie de Faure a été prise par le gros de notre population.

Comment! nous avons un chanteur vraiment supérieur et tel que l'Europe en enrage. Un vilain matin, on apprend, par un entre-filet de journal qu'une horrible maladie le tient; où? justement à la gorge. Et Paris n'est pas sans dessus dessous, et chacun continue à aller à ses plaisirs ou à ses affaires aussi imperturbablement que la Seine qui passe sous nos ponts s'en va au Havre!

Retournons la question : je crois que Faure se fût bien agité, lui, et aurait été véhémentement ému s'il avait appris que ses auditeurs ordinaires étaient devenus sourds tout à coup.

Et Faure est pourtant très-aimé de son public. On lui fait mille fêtes quand il est là. Mais aussitôt qu'il est absent pour cause de maladie ou de voyage, un commencement d'oubli plane sur lui. Alors, qu'il se porte toujours bien (ça nous est facile à dire), et qu'il ne quitte plus l'Opéra pour aller chanter à l'étranger (ça lui serait facile à faire).

Les choses allaient d'un autre train au siècle dernier, qui était d'ailleurs, et comme il s'en vantait, le siècle de la sensibilité.

Molé, le modèle des petits-maitres, l'acteur à grand succès de la Comédie-Française, fit une grave maladie vers 1760. La cour et la ville furent aussitôt en émoi. On faisait queue à la porte du comédien pour avoir de ses nouvelles, les papiers publics donnaient tous les matins un bulletin de sa santé; il était comblé de petits présents, tels que sirops fortifiants, vins d'Espagne et autres douceurs. Le roi lui-même lui envoya à deux reprises un rouleau de mille louis; car il semblait qu'un des rouages de l'État était en danger de s'enrayer.

C'est qu'alors on avait le cœur chaud; c'est que la mode française régnait en France jusque dans les sentiments, et que la Manche était plus difficile à passer qu'aujourd'hui, soit par-dessus, soit par-dessous.

Par exemple, je doute qu'une fois rétabli, Molé ait pu être mieux reçu du public que l'a été Faure l'autre soir. Le médecin qui a fait office d'accordeur dans son gosier endommagé a dû être satisfait de son œuvre. Toutes les notes étaient en place, et vibrantes, et justes, comme par le passé.

Mais ce à quoi on pouvait s'attendre, c'est à la rentrée de Faure dans ce rôle d'Hamlet qui lui est si cher, et où il déploie, en effet, ses plus rares qualités de chanteur et de comédien.

Songez donc que depuis quinze ans que Faure a quitté l'Opéra-Comique pour l'Opéra, il n'a guère eu que cette occasion de créer un personnage, de lui mettre sa marque, et ainsi de léguer un souvenir de lui à la postérité. Car les artistes lyriques ne peuvent laisser d'autres traces d'eux-mêmes que les rôles qui ont été écrits à leur mesure, et en quelque sorte moulés sur leur personnalité. Aussi, on les voit s'y attacher avec une ténacité singulière.

Bertram perpétue Lavoisier; nous voyons aisément Nourrit dans le comte Ory et dans Masaniello; Rachel et Valentine sont des portraits de M<sup>lle</sup> Falcon peints par Halévy et Meyerbeer; et les dilettantes de l'avenir trouveront un écho de la voix et de la manière de Faure dans Hamlet.

M<sup>me</sup> Carvalho, qui chante en ce moment Ophélie, n'a contre elle que le fantôme blond de M<sup>lle</sup> Nilsson, qui apparaît notamment au quatrième acte, à cette scène de la folie, inoubliable pour ceux qui assistaient aux représentations de 1868. Ce rôle d'Ophélie est, comme celui d'Hamlet, une propriété particulière à laquelle on ne touche pas sans qu'il en coûte.

Et croyez que M<sup>lle</sup> Nilsson subirait le même déficit de succès si par réciprocity d'invasion elle s'appropriait le Chérubin des *Noces de Figaro*, personnage qui appartient à M<sup>me</sup> Carvalho.

Les autres rôles d'Hamlet étaient tenus par M<sup>lle</sup> Bloch, MM. Menu et Bosquin... De plus longs commentaires fatigueraient le lecteur.

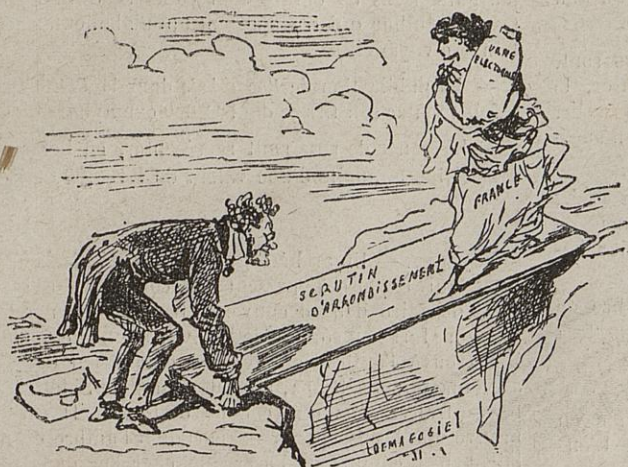




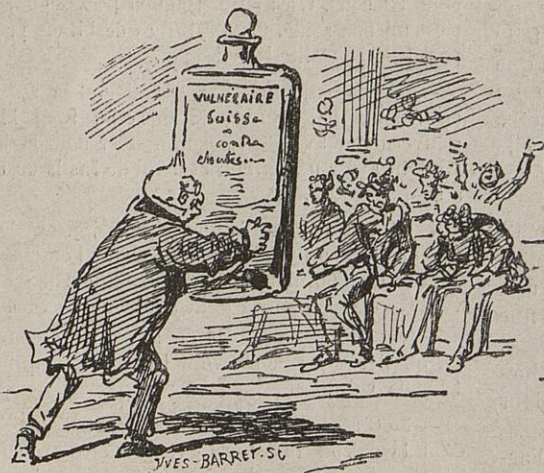
TOURS. — Projet de réédification de l'église Saint-Martin. — (Dessin de M. A. Deroy, d'après les documents de M. Alph. Baillargé, architecte, auteur du projet.)



REVUE COMIQUE, PAR CHAM



La planche de salut.



UN PRÉCIEUX CADEAU  
Rapportant de Suisse à ses amis de la gauche de  
quoi se frictionner après le vote du 11 novembre.



— Ce ventre! en v'là un qui, au dernier  
vote, a dû être pour l'arrondissement.



Ne s'apercevant plus des bourrasques au sortir  
d'une séance législative.



— Monsieur est député? Je m'en doutais! Monsieur  
à la figure d'une personne qui s'en va.



LOI ÉLECTORALE  
Ne plus permettre aux électeurs de se préparer  
avant le vote.



— Allons! vite, votre argent!  
— Je n'ai que des valeurs turques.  
— Pauvre malheureux! Voulez-vous que je vous  
prête vingt sous?



— Oscar! si je n'assiste pas à la première de Dumas fils, je  
ne te dis que ça!



— Stupéfiant! mon âme qui savait  
l'italien! Rossi lui parle, elle com-  
prend!!!



— Des blagues tout ça! Si encore ce M. Dumas fils vous  
donnait des recettes pour refaire son capital.



— Le Voyage dans la Lune! Mais comment font-ils  
donc pour s'y tenir? Toi, boursier, tu y a fais tant de  
trous, qu'on doit maintenant passer au travers.



— Théâtre-Français! pourquoi une étran-  
gère alors?



Nous n'avons pas l'intention non plus de revoir de près, pour les discuter, toutes les pages de l'œuvre de M. Ambroise Thomas.

Mais il est une remarque que le public aura faite en même temps que nous sur cette partition, et que nous ne voulons que formuler : à savoir qu'une des causes de la mélancolie qu'elle inspire est moins dans les teintes sombres du livret auquel elle s'adapte, que dans la rareté des morceaux d'ensemble qui s'y rencontrent.

Le compositeur fait dialoguer ses personnages, mais par parti pris évident, il évite autant que possible de les faire chanter ensemble. Il aura voulu en cela imiter la nature; mais on avouera que c'est une prétention singulière que d'écrire des opéras naturels.

C'était là d'ailleurs un des « dadas » de Jean-Jacques Rousseau, qui en avait ainsi plus d'un dans son écurie.

C'est lui qui dit ces choses stupéfiantes (à l'article *DUO* de son *Dictionnaire de musique*) : « Rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre; et quand cette supposition pourrait s'admettre en certains cas, ce ne serait pas du moins dans la tragédie-lyrique, où cette *indécence* n'est convenable, ni à la *dignité* des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. »

M. Ambroise Thomas voudra bien présenter mes excuses à l'ombre de Rousseau, mais je ne puis m'empêcher de sourire aux raisons que me donne l'auteur du *Devin de village*, opérette en un acte.

Quoi! ce serait au nom de la politesse française et génévoise qu'on dénierait à la musique son privilège le plus particulier, qui est de permettre à plusieurs personnes de parler à la fois sans confusion!

La musique est même, de tous les langages humains, le seul qui jouisse d'un pareil avantage. Il faut donc le lui laisser, et, dans les opéras à venir, ne point dédaigner d'écrire des duos, des trios et des quatuors.

Ces sortes de combinaisons vocales sont, je le reconnais avec joie, aussi loin de la simple nature que le dialogue chanté.

Croyez bien d'ailleurs que si les choses se passaient à l'Opéra comme dans la vie prosaïque de tous les jours, on ne payerait pas 15 francs pour s'en repaître.

ALBERT DE LASALLE.

## MEMENTO

Faits. — Une effroyable rencontre de deux trains lancés à toute vitesse, le premier événement, assure-t-on, de ce genre en Suède, a eu lieu pendant la nuit du 14 au 15 novembre, en Suède. Au milieu de l'obscurité et d'une tempête de neige, deux express se sont choqués entre Stockholm et Malmö, près de la petite station de Linköping. Les deux locomotives, à demi brisées, se trouvent dressées verticalement l'une contre l'autre, et dix wagons, entièrement broyés, forment un amas de trente pieds de haut. Les autres voitures ont déraillé sans aucun dommage. De l'amas de débris, on a retiré, jusqu'à présent, huit cadavres. Parmi les blessés, au nombre de dix, se trouve M. Anspach, ministre de Belgique à Stockholm; ses blessures n'offrent heureusement pas de gravité.

— En Angleterre, le temps est presque aussi mauvais qu'en France. Sur tout son parcours, la Tamise a débordé, inondant au loin les campagnes. Une haute marée extraordinaire de ce fleuve a inondé les parties basses de Londres.

— En Normandie, Cabourg a été fort éprouvé par l'inondation; les digues sont rompues. A Beuzeval, la mer a envahi la route; le quai de Dives a été lézardé. Les dégâts s'élèvent à 45,000 fr.

— Dernièrement, en démolissant une maison de la rue du Jardinnet qui vient d'être expropriée pour le prolongement du boulevard Saint-Germain, les ouvriers ont trouvé, sous le carrelage du second étage, une liasse de papiers, toute une fortune cachée là, lors de la Terreur. Le trésor se composait d'une centaine de mille francs : un beau denier, dont la moitié appartient à celui qui

l'a découvert; malheureusement, ce n'étaient que des assignats, dont un marchand de curiosités a offert aussitôt 20 sous. C'est égal, 100,000 francs pour 20 sous, c'est un peu roide. 99,999 francs de billets protestés au passif de la vieille République.

— Maintenant que l'armée active et la réserve sont, en Allemagne, munies du nouveau fusil Mauser, le gouvernement vient d'en commander pour la landwehr, voulant avoir un million et demi de fusils de ce modèle à sa disposition.

— Il paraît que l'on va construire, en deux mois, une chapelle provisoire, en bois, sur l'emplacement de l'église de Montmartre, jusqu'à ce que celle-ci soit achevée. On compte y dire la messe le 1<sup>er</sup> janvier.

— Il est question d'établir dans une dépendance de l'École de droit une nouvelle bibliothèque qui comptera 100,000 volumes.

— Le Cirque des Champs-Élysées, en disponibilité pendant la saison hivernale, vient d'être transformé en Skating-Ring ou club des patineurs à roulettes. L'ouverture a eu lieu le 19 novembre.

— La salle des concerts Erard, qui ne contient que trois cents personnes, va devenir un magnifique salon de huit cents places. On construit, rue Saint Arnaud, un véritable palais pour le cercle des Arts. Enfin, on va élever un grand théâtre populaire sur la place de la Chapelle, au coin du faubourg Saint-Denis.

Marine. — De violentes tempêtes continuent à régner sur notre littoral, occasionnant de nouveaux sinistres. En voici les principaux : — Le trois-mâts espagnol *Astrada*, venant de Londres, brisé en mille morceaux sur la côte d'Andresseselles. Neuf personnes, sur les dix-neuf composant l'équipage, ont péri. — L'avis de l'État le *Souffleur*, qui avait été envoyé à la recherche des navires en perdition sur les côtes, s'est échoué à la pointe Saint-Mathieu, près de Brest. Le *Souffleur* a été submergé. On essaye d'aveugler la voie d'eau. Tout l'équipage a été débarqué sans accident. — La goëlette *Marie-Thérèse*, jaugeant 117 tonneaux, s'est perdue corps et biens près de Brest. — Le trois-mâts danois *Forenwynneque*, chargé de bois pour Trieste, a fait naufrage sous les phares d'Étables, près Cherbourg. Sur dix hommes qui le montaient, deux seulement ont pu être sauvés. — La *Marie-Jeanne*, de Bordeaux, a fait naufrage près Budlington (Angleterre). Le second et trois hommes ont péri. — Le brick anglais *Burngat*, cherchant à se réfugier dans Guetaria, pendant la tempête, a été canoné, malgré le pavillon britannique, par les carlistes, dont les obus l'ont atteint. Des matelots espagnols sont sortis du port pour secourir l'équipage sous un feu violent des insurgés.

— Le port de Boulogne a été débloqué le 17 novembre. On a fait sauter l'avant du *Charles-Dickens* à l'aide d'une centaine de kilos de poudre, renfermés dans quatre récipients de cuivre et auxquels on a mis le feu à l'aide d'une forte pile électrique. La même opération a été exécutée sur l'avant du navire.

Statistique. — Une statistique récente établit qu'il existe à Paris 1,700 docteurs en médecine, 300 officiers de santé et 750 pharmaciens.

— On estime que, pendant les cinquante dernières années, 200,000 milles de voies ferrées ont été construits dans le monde entier, à savoir : 16,500 milles aux États-Unis, 75,000 milles en Amérique, 10,000 en Russie, 13,000 en France, 10,000 en Autriche et 6,000 dans l'Inde.

— La consommation du café qui, en Europe, était, en 1835, de 1,900,000 quintaux, atteint aujourd'hui 8 millions et demi de quintaux. La Belgique est le pays où l'on prend le plus de café; la consommation y est par an de près de 9 livres par tête; en Hollande, elle est de 7 livres; en Suisse, de 6 3/4; en Allemagne, de 4 1/2; en France, de 3 1/4; en Italie, d'à peu près 1 livre; en Angleterre, d'un peu plus de 3 quarts, et en Russie, de 1 quart à peine.

— Le monde possède 56,289 navires à voiles, pas davantage, ces navires jaugeant 14,523,630 tonneaux. L'Angleterre figure dans ce chiffre pour 20,338 navires, jaugeant 5,333,763 tonneaux; la France, pour le chiffre de 3,780 navires, jaugeant 736,326 tonneaux; l'Allemagne ne possède que 3,483 navires à voiles, d'un ensemble de 832,879 tonneaux. L'effectif des navires à vapeur de tous les pays est de 5,244,888 bâtiments.

— La marine marchande allemande comptait à la fin de 1874 4,495 bâtiments, dont 253 à vapeur, d'une force collective de 41,755 chevaux. Les équipages de ces navires se composaient de 11,396 matelots.

— Dans le département de la Seine, la navigation à vapeur se compose actuellement de cent trente-deux bateaux à vapeur de toute sorte : toueurs, remorqueurs, porteurs. Dans ce chiffre sont compris trente-six bateaux-omnibus qui transportent annuellement six millions de voyageurs.

— La publication de *Rocambo* dans la *Petite Presse* a fait monter son tirage de 100,000 exemplaires.

— L'essence de rose peut représenter, en Perse, une production annuelle d'une valeur de 1,400,000 fr.

Voyages. — Un archéologue suédois, M. Carls Landberg, qui explore à présent les contrées du Liban, vient de faire deux découvertes très-importantes pour l'histoire fort peu connue de la civilisation phénicienne : il a trouvé l'ambre jaune à son état actuel dans une ancienne mine, à Djéba, à 4 kilomètres de Sidon. L'ambre se trouve dans une couche de marne. Il est donc prouvé que les Phéniciens exportaient l'ambre et n'allaient pas, comme on l'a cru, le chercher dans d'autres pays. M. Landberg a également trouvé dans une caverne du Liban de grandes masses de scories de fer, ce qui indique que les Phéniciens ont travaillé ce métal chez eux.

— Un mineur, qui a exploré le territoire de l'Alaska, assure y avoir trouvé de l'or en quantité lucrative. A son avis, il y a là une vaste richesse aurifère, une seconde Californie.

— Une division de cavalerie de l'empereur de Birmanie est commandée par un Français, ancien officier de lanciers, qui a fait la guerre en Algérie, et en 1870 était à l'armée du Rhin. Une autre division de cavalerie est également commandée par un ancien officier français.

Beaux-arts. — M. V. Regnault, membre de l'Académie des sciences, a donné à la direction des musées nationaux un nombre considérable d'études peintes ou dessinées par son fils, Henri Regnault, ce jeune et brillant artiste dont la mort héroïque, au combat de Buzenval, a été l'un des plus douloureux épisodes du siège de Paris.

— Le ministre des Beaux-Arts vient de donner au musée de la ville de Châlons-sur-Marne le fameux tableau de l'*Alsace*, dû au pinceau de M. Charles Marchal, de Metz, et qui avait obtenu un si grand succès au Salon de 1872.

— L'escalier principal de la nouvelle préfecture de police va être prochainement orné de deux statues : la *Vigilance* par M. Chapu, et la *Sécurité* par M. Gruyère.

— La statue d'Elie de Beaumont, destinée à Caen, a été confiée à M. Rochet, auteur de celle de Guillaume le Conquérant à Falaise.

— Le conseil municipal de Perpignan vient de décider en principe l'érection de la statue de François Arago, l'illustre astronome, sur la place de la ville qui porte déjà son nom.

— L'*Indépendance belge* annonce que M. Picot, archiviste-adjoint du royaume, vient de faire, à la classe des Beaux-Arts de l'Académie, une communication très-intéressante pour l'histoire du théâtre musical en Belgique. Il a trouvé dans le riche dépôt dont le service lui est confié les lettres échangées entre Grétry et Vitzthumb, maître de chapelle du prince Charles de Lorraine, chef d'orchestre et directeur du théâtre de Bruxelles. Cette correspondance, absolument inédite, révèle des particularités fort curieuses, non-seulement pour la biographie de Grétry, mais encore relativement aux usages dramatiques et aux mœurs de la société bruxelloise à la fin du dix-septième siècle. Elle va être publiée prochainement.

— Le musée d'Avignon vient de recevoir en don un magnifique tombeau en marbre antique qui, après avoir servi de sépulture païenne durant la domination romaine, reçut, au cinquième siècle, la dépouille de saint Eutrope II, évêque d'Orange.

Nécrologie. — M<sup>me</sup> la comtesse de Serre, veuve de l'ancien garde des sceaux, vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, à Paris.

— M. l'intendant divisionnaire Brou de Cuissart passait ces jours derniers à cheval près du pont du chemin de fer de Saint-Hélier, à Rennes, lorsque l'animal, épouvanté par le bruit, se cabra, lançant son cavalier contre un mur. La mort fut instantanée.



**ECHecs**

Solution du problème n° 579.

- 1. C 7 TR
- 2. D 7 D, échec
- 3. C 8 FR, ou D 5 F, échec et mat.

(A)

- 1. R 4 D
- 2. R 4 FD (1)

(1)

- 2. R 3 ou 5 R

(B)

- 1. R 4 F

(C)

- 1. C 2 FR
- 2. R ad libitum

(D)

- 1. C 3 CR
- 2. D pr. C, échec et mat le coup suivant.

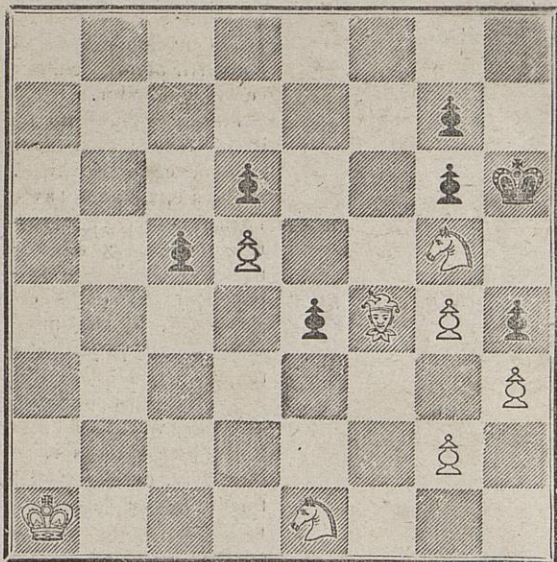
Solutions justes : MM. F. Signoud; L. de Croze; de Bellardin; le marquis du Bocage; Misselieux; le cercle des Echecs de l'Isle sur-le-Doubs; Kassioch; E. Conrol.

Autres solutions justes du dernier problème syllabique du Cavalier : MM. Kassioch; Olivier Strawski; Jocelyn; Gaspard; Besson, café Lacour, à Maubeuge; le grand café Serin, à Angers; Système; M<sup>me</sup> Dinah Rodrigues, à Marseille.

PAUL JOURNOUD.

**PROBLÈME N° 582**

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les Blancs font mat en six coups

**UNE MÉDAILLE D'OR**

Nous devons signaler aux lectrices du *Monde illustré* la très-juste récompense qui vient d'être accordée à la maison *l'Union des Indes*, dans la personne de M. Lehoussel. Le tissu qui est la propriété exclusive de cette maison, le véritable cachemire de l'Inde, vient d'obtenir une médaille d'or. Voici le libellé du brevet qui confère cette récompense :

« Médaille d'or accordée à M. Lehoussel, maison

*l'Union des Indes*, pour la beauté et la solidité du tissu pour robes, le véritable cachemire de l'Inde, dont il a le seul dépôt en Europe. »

Toutes les femmes, et elles sont nombreuses, qui ont fait usage de cette merveilleuse étoffe applaudiront à cette mesure, qui consacre la supériorité du véritable cachemire de l'Inde sur tous les tissus de laine connus. Il suffit, en effet, d'avoir possédé un seul costume en cachemire de l'Inde pour constater que sa solidité est à toute épreuve, même dans les nuances les plus délicates, et pour prouver qu'il se prête à toutes les combinaisons de toilettes les plus savantes et les plus merveilleuses, comme les plus simples. Toutes les fantaisies du moment passeront, le *cachemire de l'Inde* restera, et chaque jour verra s'augmenter sa vogue. Les plus grandes couturières, les plus savants couturiers en font un très-grand usage et le transforment en costumes, même en toilettes très-habillées, qui ont une grâce incomparable, due à la souplesse et à la richesse des teintes de ce tissu. Que nos belles lectrices fassent l'essai que nous leur recommandons, et nous sommes certains de recevoir leurs remerciements pour ce renseignement précieux.

**PAS DE CREDIT! 15 0/0 d'escompte.** Chez SAVIGNY, tailleur, 47, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Nous recommandons à nos lectrices l'*Huile de Macassar*, un excellent produit dont le succès ne s'est jamais démenti pendant les soixante années de son existence! Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure, qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin, cette composition extra-délicate, qui vient d'Angleterre, offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux.

Le *Rowland's Macassar Oil* se trouve, à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151, et chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de *Bowland's*. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A Rowland and sons*, en encre rouge.

**BRADBURY et Co LIMITED**, de Oldham (Angleterre), la plus grande et la plus ancienne fabrique de MACHINES A COUDRE (fondée en 1852) en Europe, ayant obtenu toutes les plus hautes récompenses en Angleterre, aussi la médaille d'or à Lyon, en 1872, et la grande médaille de progrès à Vienne, en 1873.

Les distinctions honorifiques de cette maison sont méritées autant par son importance, par sa bonne fabrication suivie que par la modicité de ses prix.

Sa machine BELGRAVIA, avec ses guides et accessoires à l'infini, a surtout fait l'admiration des nombreux visiteurs de l'Exposition et a été reconnue la meilleure, la plus gracieuse et la plus confortable à l'usage des familles.

Son dépôt pour la France est, 3, rue Grenéta, à Paris.

L. T. PIVER. Lait d'iris pour le teint.

**THÉ DE L'EXPOSITION**

Si renommé, 6 francs la Boîte  
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 48, PARIS

**PÂTE ÉPILATOIRE** perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1<sup>er</sup>. PARIS.

**EAU DE ZÉNOBIE** SEULE PARFAITE P<sup>r</sup> RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, Sequin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, T<sup>el</sup> 188, 17, r. de Buci; Fay, 9, r. de la Faix.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C<sup>o</sup>  
33, quai des Grands-Augustins.

- Le Général Philippe de Ségur, sa vie et son temps, par Saint-René Taillandier. 1 vol. in-12. 3 50
- Les États de Bretagne, par le comte L. de Carné. 2 édit., 2 vol. in-12. 7 »
- Histoire de Colbert, par P. Clément. Nouvelle édit., 2 vol. in-12. 8 »
- L'Homme selon la science et la foi, par le P. Didon. 2<sup>e</sup> édit. augmentée, 1 vol. in-12. 3 »
- Heures académiques. Discours et conférences, par J. d'Argis. 1 vol. in-12. 3 50

**CACHEMIRE DE L'INDE** l'Union des Indes, 1, r. Auber.

**SACHET SYMPATHIQUE** préserve le lainage et la fourrure des vers qui les attaquent. Il parfume meubles, mouchoirs, etc. Expédier 7<sup>o</sup> 3 fr. en t.-poste. Rafin, p<sup>r</sup>, b. s. g. d. g., pass. Verdeau, 27.

**SAVON DE NEIGE** produit sympathique pour b'anchir et veouter la peau. 2 francs franco.

**CHOCOLATS**  
QUALITÉ SUPÉRIEURE

**C<sup>ie</sup> Coloniale**

ENTREPOT GÉNÉRAL  
Paris, rue de Rivoli, n° 132

DANS TOUTES LES VILLES  
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE**  
**TAMAR INDIEN GRILLON**

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants : aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

**ANGLAIS** méthode Robertson, COURS ET LEÇONS  
H. HAMILTON, 8, rue Chabanaix.

MISE EN VENTE DE LA SÉRIE D'OCTOBRE

**LA MOSAÏQUE**

Revue pittoresque illustrée de tous les temps et de tous les pays

PRIX : 60 centimes, et FRANCO 70 centimes

Elle contient trente et une magnifiques gravures et la valeur d'un volume de texte par les écrivains les plus estimés. Le tout est réuni sous une élégante couverture.

Adresser les demandes à l'administration de la Mosaïque, 11, quai Voltaire, Paris.

**ANNONCES**

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 14 déc. 1875, à midi, d'UNE MAISON A PARIS, R. DES MARONITES, 41 (20<sup>e</sup> arr.). Rev. : 12,386 fr. — M. à prix : 120,000 fr. — S'ad. aux not. : M<sup>e</sup> Morel-d'Arleux, r. de Rivoli, 28, et M<sup>e</sup> Lemaître, r. de Rivoli, 64, dép. de l'ench.

MAISON A PARIS, RUE DU ROCHER, 44, Libre de location, A VENDRE, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 21 décembre 1875. Mise à prix : 40,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> Lavoignat, notaire, rue Auber, n° 5.

ÉTUDE de M<sup>e</sup> MAZA, avoué à Paris, rue Sainte-Anne, 51. sur licitation, au Palais de Justice, à Paris, le 15 décembre 1875, à deux heures, en deux lots qui ne seront pas réunis.

DE TERRAINS sur lesquels reposent quelques constructions, sis à Paris, boulevard Montparnasse, 116, 118 et 120, et boulevard d'Enfer, 5 et 7, dépendant de la propriété connue autrefois sous le nom de GRANDE-CHAUMIÈRE.

1<sup>er</sup> lot. TERRAIN avec constructions en façade sur le boulevard Montparnasse. Contenance : 885 mètr. 71 cent. Mise à prix : 80,000 fr.

2<sup>e</sup> lot. TERRAIN avec constructions en façade sur les boulevards Montparnasse et d'Enfer. Contenance : 1,284 mètr. 55 cent. environ. Mise à prix : 100,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements : 1<sup>o</sup> audit M<sup>e</sup> Maza; 2<sup>o</sup> à M<sup>e</sup> Nicquevert, avoué; 3<sup>o</sup> à M<sup>e</sup> Harly-Perraud, notaire.

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 décembre 1875, d'UNE MAISON A PARIS RUE DESCARTES, 40 Revenu : 5,490 fr. — Mise à prix : 35,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> DEMANCHE, notaire, 5, rue de Condé.

TERRAINS A PARIS QUARTIER DES TERRENTES, A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des not., le 14 déc. 1875. Mises à prix : 1<sup>o</sup> Rue DEMOURS, 60. — Cont. : 396<sup>m</sup>34. — 15,000 f. 2<sup>o</sup> R. DE COURCELLES, 145 à 149. — 978<sup>m</sup>35. — 45,000 f. 3<sup>o</sup> R. RENNEQUIN, 47. — 440<sup>m</sup>56. — 18,000 f. S'ad. à M<sup>e</sup> DESCHARS, notaire, r. de Grenelle-St-G., 9.

PETIT HOTEL A PARIS-GRENELLE, place du Commerce, 3. ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 21 décembre 1875. — Jardins, communs, atelier de sculpteur. — Mise à prix : 70,000 fr. S'ad. à M<sup>e</sup> FOVARD, not., boul. Haussmann, 94.

Etude de M<sup>e</sup> BERRYER, avoué à Paris, 12, rue du Mont-Thabor, successeur de M. Gaullier.

VENTE au Palais-de-Justice à Paris, le jeudi 9 décembre 1875, à deux heures de relevée, EN UN SEUL LOT,

**D'UN GRAND TERRAIN**

Rues SANTEUIL, CENSIER et du FER-A-MOULIN Mise à prix : 50,600 fr. S'adresser, pour les renseignements : Audit M<sup>e</sup> Berryer, et à M<sup>e</sup> Lacroix, avoué à Paris, rue Choiseul, 21.

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 décembre 1875, à midi MAISON BOULEVARD D'UNE MAISON HAUSSMANN, 103, A PARIS Revenu actuel : 43,300 fr. — (Il était, en 1870, de 59,750 fr.) — Mise à prix : 600,000 fr. S'ad. aux not. : M<sup>e</sup> BONNEAU, Fg Poissonnière, 7, déposit. de l'ench.; et M<sup>e</sup> Biesta, 11, r. L.-le-Grand.



## L'UNAU

L'Aquarium du Havre, par sa situation particulière dans un grand port de commerce où touchent journellement des navires arrivant des divers points du globe, offre assez fréquemment à la curiosité de ceux qui le visitent de fort intéressants spécimens des espèces animales les moins connues. Si l'ichthyologie a la part la plus large dans ces expositions, les autres variétés de la zoologie y figurent néanmoins, car le type curieux dont nous donnons ici une image très-exacte, faite sur nature par un peintre-naturaliste distingué, M. A. Noury, appartient à la classe des mammifères.

Il est connu dans la science sous le nom de *Bradypus bidactylus*, son nom vulgaire est *unau* ou *paresseux*. Bien qu'il ait été vu dans quelques-uns des principaux établissements zoologiques d'Europe, par l'extrême difficulté de se le procurer et par sa conformation étrange, il constitue une espèce aussi rare que bizarre.

Buffon et Cuvier, qui l'ont minutieusement observé et décrit, en font une sorte d'ébauche incomplète de la nature à ses premiers essais, un oublié du déluge ayant échappé, on ne sait comment, au grand cataclysme dans lequel ses contemporains ont péri, pour reparaître plus tard, revus et corrigés. Le paresseux, en survivant au désastre, aurait été privé de ces perfectionnements. Et vraiment, en voyant ce pauvre animal condamné à se traîner lentement le dos en bas, le ventre en l'air, bien qu'il soit pourvu d'appareils



Le paresseux de l'aquarium du Havre. — (Dessin de M. Riou, d'après le croquis de M. Noury.)

de locomotion dont d'autres animaux savent si bien se servir, on se rattache volontiers à cette hypothèse.

Le paresseux justifie son nom par l'indolence de ses mouvements et de ses habitudes. Suspendu, comme l'indique le dessin, aux arbres des forêts vierges du Brésil, où on le trouve encore et d'où vient le sujet dont nous nous occupons, il reste dans cette position des heures entières. Quand l'appétit le pousse, à l'aide des crochets placés au bout de ses mains enveloppées dans des membranes et qui rappellent les dents d'une fourchette à découper, il se traîne de branches en branches, les dépouillant de leurs feuilles et de leurs fruits dont il fait sa nourriture. Des naturalistes assurent que lorsque l'arbre auquel il s'est attaché est complètement dénudé et ne lui offre plus de ressources alimentaires, pour ne pas se donner la peine d'en descendre, il se laisse tout simplement tomber sur le sol. C'est peut-être de la légende; cependant, il est certain que le matelas de poil long, épais et rude qui l'enveloppe suffirait à amortir une chute d'une certaine hauteur.

Placé sur un sol nu où il ne trouve rien pour s'accrocher et se hisser, le paresseux parvient avec beaucoup d'efforts à s'arrondir en boule, à dissimuler sa tête dans le feutre dont son corps est garni, et il ressemble alors à un paquet d'étoffe.

Les Parisiens pourront, du reste, voir prochainement l'hôte de l'Aquarium du Havre, car il est destiné à un des établissements zoologiques de la capitale. — L. R.

Les Annonces et Insertions sont reçues  
Chez MM. L. AUDBOURG et C<sup>e</sup>, 10, place de la Bourse,  
et dans les bureaux du journal.

**SANTÉ A TOUS** rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

## REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M<sup>me</sup> la duchesse de Castlestuart, le duc de Plaskow, M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Cure n<sup>o</sup> 48,614. — M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, de sept ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, batte-

ment nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n<sup>o</sup> 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de trente-six ans d'asthme avec étouffements.

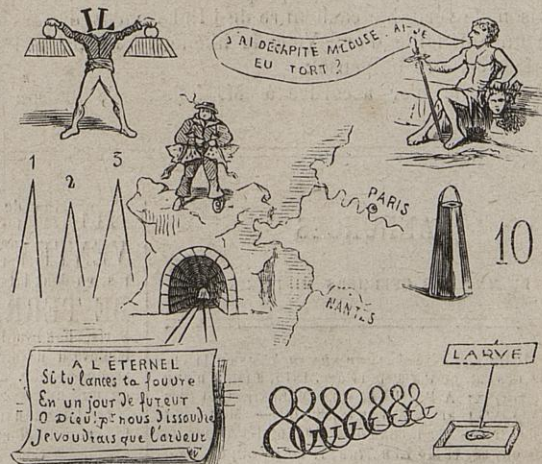
Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescience* : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescience chocolatée* rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY et C<sup>e</sup>, 26, place Vendôme, Paris.

Évitez les dangers des contrefaçons, exigez le vrai nom Revalescience Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

## RÉBUS



## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

En somme, il y a près de vingt-six millions offerts aux malheureux inondé; cela console.

Ont trouvé le dernier rébus : MM. les abonnés du Café central, à Tarare (Rhône); Ph. Sapin, à Lyon; Gervais Renn, à Vincennes; F. Patrix, rue des Rosiers; V. Gâtel, à Châteaugiron; Jules Oudebert, à Paris.